

# Le Folklore Brabançon

**REWISBIQUE**  
Archives

décembre 1976  
Périodique Trimestriel

N° 212

Le  
Folklore  
Brabançon

---

Couverture :

« Entrée de la ferme du Seigneur »  
*Photo extraite de l'article*  
« Mésin et la pierre de Gobertange »  
*par M.A. Lefevre.*

Décembre 1976

N° 212

# Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques  
et Folkloriques de la Province  
de Brabant

Rue du Marché-aux-Herbes, 61 - Tél. 513.07.50  
1000 BRUXELLES

## Sommaire \_\_\_\_\_

*Melin et la pierre de Gobertange.*

*Le passé - le présent - l'avenir,*

par A. LEFEVRE . . . . . 405

*De-ci de-là : La légende de la rue des*

*six jeunes hommes . . . . . 500*

*Bibliographie . . . . . 501*

Décembre 1976

N° 212

Prix : 35 fr.

Le numéro 212 de la revue  
« DE BRABANTSE FOLKLORE »  
contient les articles suivants :

*De moord op Charles-Alexander van Croy te  
Brussel in 1624,*  
door Maurits THIJS.

*Volkscafé's te Leuven,*  
door Vik LAHAYE, gediplomeerde Leuvense  
gids.

*Bibliografie van enkele recente Folkloristische  
tijdschriften.*

# MELIN

## et

### la pierre de Gobertange

---

LE PASSE - LE PRESENT - L'AVENIR

par A. LEFEVRE

(suite)

Mais revenons à Tirlemont où la pierre de Gobertange a conquis l'ensemble architectural de l'immense Grand'Place notamment, où se mêlent les styles romans et ogival. Notre-Dame-du-Lac fut commencée en 1296 par Jean d'Oisy, de Valenciennes. Celui-ci fut remplacé, en 1384, par ses successeurs, les frères Jacques et Henri de Gobertange. Dans une niche laissée vide, côté nord, du portail, par son prédécesseur, Jacques figure, à dos de mulet : matérialisation, dans la pierre, d'une légende qui voulut qu'il se fut rendu de Tirlemont à Namur et retour, à dos de cet auxiliaire précieux, à l'époque... Sujet de légende, Jacques devait, en fin de carrière, conquérir la palme nobiliaire et s'appeler Jacques Van Thienen. Ce curieux édifice, achevé seulement en 1470, offre les deux particularités de n'avoir pas de nef et de voir le clocher s'élever sur le carré du transept.

L'église St-Germain, voisine, est plus ancienne encore puisque son avant-corps roman, de type mosan, remonte à 1149. Il est bâti en grès noir mais les autres éléments rebâties entre 1310





*Jacques de Gobertange sur son âne  
(portail central de N. D. du Lac à Tirlemont).*

et le XVIII<sup>e</sup> siècle sont en pierres de Gobertange. Sur l'immense Grand'Place de la ville devait encore affluer les pierres pour six autres bâtiments dont le commissariat de police actuel, l'Hôtel de Ville, une partie de l'Ecole professionnelle et le restaurant Normandy. La belle maison du XVIII<sup>e</sup> siècle sur le Wolmarkt et l'ancien couvent des Récolets et sa chapelle, complètent l'inventaire des pierres remarquables ayant toutes tiré leur intérêt et leur beauté des qualités exceptionnelles de notre belle pierre blanche.

Opheylissem rehausse encore l'intérêt artistique des environs de Tirlemont. Nulle part ailleurs n'a été rendu à notre noble pierre un éclat plus pur. Là, elle revit dans toute sa splendeur, depuis que la longue et coûteuse restauration est venue à son terme, à l'ensemble des anciens bâtiments abbatiaux, acquis par la province de Brabant. Fondée par René de Zétrud, en 1144,

l'abbaye des Prémontrés d'Heylissem brilla par son rayonnement spirituel jusqu'à la Révolution où elle fut vendue comme bien national, le 3 Floréal, an V. Après des destructions et déprédations répétées, lors des guerres de religion et les ravages du prince d'Orange, en 1568, et les excès des troupes espagnoles, la première restauration générale, en 1646, par l'abbé Roulet, dans le style Renaissance, rendit à la célèbre abbaye l'aspect splendide sous lequel nous pouvons l'admirer aujourd'hui.

Ces mêmes qualités de notre pierre furent célébrées, avec plus d'éclat encore, à Louvain et dans ses environs. L'Hôtel de Ville de Louvain, œuvre de l'architecte de la ville : Mathieu de Layens, fut construit en un temps record, de 1448 à 1463. Il constitue, par son harmonie et son élégance le plus bel édifice communal de Belgique, le plus beau monument d'architecture de style ogival de toute l'Europe du nord. Les socles des niches adaptées, nombreuses, à la façade, représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, tandis que les statues des niches sont des personnages de l'histoire de la ville. Ce chef-d'œuvre, lié à la grande renommée de notre pierre, est une véritable floraison de tourelles à jour, de dais, de statuettes, de feuillages aux complications prodigieuses, de dentelles de pierres ! Sa restauration, qui n'est pas la première touche à sa fin.

En face de lui, s'éleva, presque en même temps, et avec les mêmes matériaux, amenés, par chariots, de Gobertange, en suivant le vieux chemin de Jodoigne à Louvain, l'église St-Pierre. Elle traîna plus en longueur et se termina seulement vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le rythme d'extraction et de façonnage des pierres n'ayant pu suivre le plan prévu. Il en fut de même pour les Halles, commencées, par les drapiers, vers 1320 et où l'Université s'installa au début de 1432. La magnifique collégiale, surtout, offre une très grande unité de style ogival, transmis également dans son beau jubé fleuri.

Mathieu de Layens a encore à son actif l'achèvement de l'église ogivale de St-Quentin, rue de Namur, vers 1450, complétant ou transformant les parties plus anciennes datant du XII<sup>e</sup>

siècle. De la même époque (1453) date encore l'église Ste-  
Gertrude au beau clocher à jour. Ancienne chapelle ducale des  
ducs de Brabant, érigée en paroisse en 1252, elle fut entièrement  
restaurée après le terrible bombardement de 1944. L'emploi de  
notre pierre blanche offre encore, aux portes de Louvain, des  
réminiscences à l'abbaye de Park-Héverlée, fondée au XIII<sup>e</sup>  
siècle par Godefroid le Barbu. Ce fut une des plus belles résiden-  
ces monacales des Pays-Bas mais la vétusté commence, actuelle-  
ment, à faire de sérieux ravages. Présence encore de la même  
pierre à l'abbaye bénédictine de Vlierbeek, à Kessel-Lo, égale-  
ment fondée par le comte de Louvain : Godefroid le Barbu.

Ce XV<sup>e</sup> siècle qui a vu s'élever presque tous ces monuments  
remarquables de Louvain, fut le véritable siècle d'or de la pierre  
de Gobertange. La production avait atteint, alors, le maximum,  
en qualité et apparemment en quantité, apportant une contri-  
bution insigne dans l'art précieux de la fin du Moyen-Age, en  
Belgique.

Dans le gothique secondaire, elle était déjà apparue, mieux  
que partout ailleurs, dans la construction des Halles d'Ypres,  
achevées en 1313 où elle a imprimé le maximum de beauté et  
d'harmonie à un monument de cette taille. En importance archi-  
tecturale, ce monument surpasse toutes les constructions civiles  
du Moyen-Age. Le beffroi fut déjà élevé dès 1200 à 1230.

Mais le domaine de prédilection pour l'expansion de la pierre  
de Gobertange reste le pays flamand de la Campine limbour-  
geoise et la province d'Anvers où elle est présente partout,  
soit en exclusivité, soit en association avec d'autres pierres et,  
le plus souvent, dans les parties les plus raffinées ou les plus  
marquantes des édifices : soubassements, anglées, encadrements,  
sculptures délicates etc... élevées, le plus souvent, aux XV<sup>e</sup>  
ou XVI<sup>e</sup> siècles, comme à l'église de Bouwel, à celle de Beveren-  
Waas et, plus près d'Anvers, au clocher de Borsbeek, à la tour  
romane du XII<sup>e</sup> s., de Contich; au temple magnifique d'Hoog-  
straten, du XVI<sup>e</sup> siècle aux églises de Hove et de Rymenam,  
au clocher de Reeth; encore aux églises de Stabroek et de  
Schelle.

A Malines, c'est la cathédrale élevée de 1206 à 1312, qui  
attire l'attention, avec sa tour colossale, commencée en 1452.  
Dans les environs, on rencontre encore la pierre blanche de Go-  
bertange, au beau clocher de Berlaar, à Werchter où elle s'associe  
harmonieusement à la pierre bleue, et au clocher de Wésemaal,  
à l'église de Boortmeerbeek et en tant d'autres coins moins  
connus où elle se dissimule encore souvent sous la chaux ou  
le goudron.

En Hollande, il faut mentionner les édifices religieux de  
Middelbourg et de Bréda, l'église abbatiale de Ruremonde, con-  
sacrée en 1224 et, surtout, la cathédrale St-Jean de Bois-le-Duc,  
une des plus grandioses églises gothiques de la Hollande, pour  
laquelle nos carrières et nos tailleurs de pierres ont travaillé  
près de 200 ans, de 1350 à 1530. Aujourd'hui encore, les entre-  
preneurs hollandais viennent régulièrement acheter des lots  
importants de pierres de réemploi pour la restauration de ces  
édifices remarquables.

A Bruxelles, enfin, l'église du Grand Sablon, véritable chasse  
de pierres, est comme le triomphe de la pierre de Gobertange,  
achevée déjà en 1419. Nulle part ailleurs, la délicatesse du ciseau  
n'a apporté autant de virtuosité. A la collégiale St-Michel et  
Gudule qui fut entamée dès 1220 et achevée en 1275, il faut  
ajouter la chapelle de Nassau, encastrée sous les arcades de  
l'Albertine et l'église romano-gothique Notre-Dame de la Cha-  
pelle.

L'Hôtel de Ville fut, avec celui de Louvain, le second des  
plus beaux spécimens d'architecture gothique civile de Belgique.  
Il fait honneur dans notre capitale, à notre pierre, devenue  
célèbre dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle.

La première pierre fut posée en 1402, par le célèbre maître-  
tailleur de pierres de chez nous : Jacques Van Thienen ou de  
Gobertange, que nous avons vu à l'œuvre à Tirlemont. Elle fut  
terminée en un temps record de trois ans. Charles le Téméraire,  
enfant de 11 ans, posa la première pierre de l'aile droite, le  
4 mars 1444. Le nom de l'entrepreneur est resté cependant



inconnu. La merveilleuse tour vint ensuite couronner le chef-d'œuvre, en 1454. Elle fut restaurée, avec la même pierre, après l'incendie de 1695 causé par le bombardement de l'armée française qui épargna heureusement la tour. Tout récemment, le lavage mécanique de tout l'édifice a rendu la blancheur éblouissante de la pierre, telle qu'elle s'était présentée aux spectateurs émerveillés, le jour de l'inauguration, en 1454. Cinq siècles n'ont rien changé de son éclat. Elle fut encore utilisée au célèbre retable de l'abbaye de Val-Duc, à Hamme-Mille, au XV<sup>e</sup> siècle et à l'église de Wavre, en 1630, dans les vastes bâtiments conventuels de l'abbaye de Tongerlo, en 1725; aux églises romanes de la Voer, notamment à Leefdaal. Après la guerre 14-18, plus de 500 wagons furent fournis pour la reconstruction de l'Université et des divers édifices de Louvain, démolis ou endommagés par les Allemands. Les wagons plats contenant précieusement les innombrables blocs calés dans la paille, sortaient des ateliers raccordés aux gares vicinales de Mélin-Lathuy et du Gailleroux.

Plus récemment, elle entre dans la restauration de la cathédrale de Bréda, entreprise par le prédécesseur de l'actuel chef de chantier Joseph Lefèvre : Zéphirin Glaude. Celui-ci contribua, en outre, à l'édification de la gare Centrale et de l'aile incendiée du musée du Cinquantenaire, à Bruxelles ainsi que pour la restauration de l'abbaye de Middelbourg, à l'église de Duffel et bien d'autres monuments célèbres belges ou étrangers.

Terminés récemment, plusieurs immeubles modernes nous donnent une idée bien déterminée des possibilités qu'offrent encore le réemploi des moellons de Gobertange, dans l'architecture rurale, notamment à Fonteny, au nord de Genville; à la sortie de St-Remy-Geest (Basse-Hollande) vers Jodoigne et plusieurs autres à Gobertange même et à Mélin. L'extraction récente, à ciel ouvert, rendue possible économiquement au moyen des engins modernes d'excavation, au sud-ouest de St-Remy-Geest, à la limite de Gobertange, a fourni un lot important, sans doute le dernier, de belles et imposantes pièces de pierres.

Elles ont permis, à l'atelier Lefèvre de mener à bonne fin l'achèvement d'admirables façades urbaines, à Jodoigne, notamment sur la Grand'Place, laissant espérer une reprise de l'industrie de notre incomparable belle pierre blanche à bâtir et une nouvelle diffusion dans le pays.

Lors de la cérémonie de la pose de la première pierre de l'Université de Louvain-la-Neuve, à Ottignies, ce fut encore une pierre de Gobertange que manipula le roi Baudouin : geste symbolique qui fit naître de nombreux espoirs.

..

L'activité professionnelle du tailleur de pierres se concentrait autrefois autour du puits d'extraction, dans des ateliers rustiques. En été, bon nombre d'entre eux allaient " faire campagne ", c'est à dire travailler, soit dans les ateliers locaux, soit en ville et aux divers édifices du pays ou à l'étranger : Hollande, Allemagne, mais surtout en France après la première guerre mondiale. Là, le travail consiste, non seulement à l'édification proprement dite mais au moulurage ou au " ravallement " (retaille légère pour rendre l'éclat primitif à la pierre), noircie par le temps. Cette besogne, souvent sur échafaudage, en bâtiment ou en façade, s'effectuait, bien entendu, sur les pierres en place. Le " ravallement " est actuellement remplacé par un lavage mécanique, au moyen de brosses spéciales dont l'action est conjuguée avec un jet d'eau sous très forte pression. Au début du siècle, beaucoup d'ouvriers ont émigré au Canada et aux U.S.A. notamment les Desneux, père et fils, privant notre industrie locale de précieux auxiliaires hautement qualifiés.

Actuellement, à cause de la cherté de la main d'œuvre, on préfère des ouvriers moins qualifiés mais produisant plus de travail, évidemment moins soigné et présentant moins de " fini ". Désormais, plus aucun puits d'extraction n'est en activité. Le dernier qui ait subsisté, surmonté de son treuil archaïque, était encore visible, il y a peu d'années, à proximité de la chaussée de Wavre, à la limite des territoires de Jodoigne et de Lathuy.





*Maison paysanne récemment transformée,  
derrière la place, à Mélin.*



*Le dernier « atelier », l'exploitation Lefèvre, à Gobertange.*

Longtemps, les bras immobiles sont restés levés vers le ciel, comme le signe d'adieu du naufragé. Les ateliers ont fermé leurs portes, les uns après les autres, et il reste encore, en tout et pour tout, sept tailleurs de pierres de métier occupés au dernier atelier subsistant, à la sortie de Gobertange, sur la route de St-Remy-Geest. Il était dirigé, jusque tout récemment, par Mr. Lefèvre de Jauche qui s'était spécialisé dans les constructions raffinées et les cheminées rustiques. La direction en est actuellement confiée à un élément de talent, jeune mais entreprenant : Yvan Cuypers. L'extraction disparue, les matériaux traités ne sont plus, la plupart du temps, que des réemplois. Nous sommes loin des 50 puits et des 300 ouvriers, dont une cinquantaine quittaient la commune pendant la bonne saison, en 1872. Importance qui dépassait largement le cadre local puisque il faut y joindre les exploitations des communes voisines, pour donner les chiffres suivants, très proches de la réalité, il y a donc 100 ans :

- Mélin : 50 puits - 300 hommes.
- Lathuy : 25 puits - 150 hommes.
- St-Remy-Geest : 15 puits - 60 hommes.

— Jodoigne : 4 puits - 25 hommes... soit, en tout, 535 ouvriers : facteur économique primordial, pour toute la région et que l'on a souvent sous-estimé. Techniquement, et même moralement, différente de la population terrienne, le noyau ouvrier, s'il ne peut être comparé aux multitudes "noires" des régions minières, constituait néanmoins une entité démographique qu'on a longtemps minimisée.

Sur les campagnes de Mélin, ces ateliers ou baraques rudimentaires, étaient disséminées, le plus souvent, à proximité des puits d'extraction, parfois loin du village. Elle abritait l'ouvrier solitaire ou quelques camarades de travail réunis, les manches retroussés, cherchant l'ombre, l'été, le soleil, l'hiver. Construite en planches grossièrement réunies et disjointes, elles étaient recouvertes, de ces derniers temps, de papier goudronné. Autrefois les parois étaient en claies de torchis qu'on appelait "flaches", surmontées d'un toit de paille épaisse et tressée.



Une petite fenêtre, parée contre la projection des éclats, par un treillis, laissait péniblement rentrer quelques rayons de soleil. Une porte branlante, en bois, restait presque constamment ouverte afin de laisser rentrer un appoint de lumière et l'air pur des campagnes qui diluait les poussières. La veste poudreuse pendait à un clou enfoncé dans un montant en bois, la gourde et la musette se balançant à un autre. Le cruchon de "gris-filé" (genièvre), placé dans un coin, attirait trop souvent la convoitise... La pierre était travaillée, soit à genoux, le morceau calé par des éclats, entre les genoux; soit sur un banc, en face duquel se tenait l'opérateur, assis sur un siège vraiment original, sans dossier et à pied médian unique. Tout autre que lui y eut trouvé difficilement l'équilibre voulu pour éviter la chute. De loin, à longueur de journée, on percevait le bruit du maillet frappant le talon du fer, à coups égaux, dans un rythme perpétuel, saccadé qui, à la fin, endort un peu le cœur et l'esprit... En levant et baissant ainsi son maillet, peut-être le tailleur de pierre a souvent pensé, en rêve : "ces coups de boucharde resteront marqués, cette moulure que je creuse, cette nervure que je relève avec mon ciseau, cette forme que je donne à ma pierre, ne s'useront point, ne s'effaceront jamais". Et cette notion d'éternité est sans doute celle qui a nourri secrètement, tout son acharnement et sa persévérance : performances requises pour tout travail de longue haleine. Peut-être, en effet, ceux qui vivront dans les siècles à venir se demanderont encore : "qui a pu faire tout cela ?".

En approchant de ces masures, on surprenait le bavardage habituel, inévitable chez les travailleurs occupés en communautés restreintes, et assaisonné d'histoire gaillardes et crues entrecoupées de rires; à moins que, après un silence qui pèse lourd, on se mette à siffler quelque romance en vogue ou à "pousser" quelques couplets de la "Chanson des tailleurs de pierre" !

Les exploitations plus importantes ou "ateliers" étaient dirigées par un maître-tailleur de pierres dont les ouvriers travaillaient sous des abris plus vastes mais plus sommaires et

moins confortables, largement ouverts vers le sud et dont le dernier exemplaire appartenant à Mr. Lefèvre nous en donne une image très représentative. Lorsque les grands froids commençaient à raidir les doigts, l'abri était évacué, le maillet abandonné, pour descendre dans le hure et chercher la pierre et... la chaleur. Les deux plus importantes exploitations de ce genre, encore en activité au début du siècle, "sur Chebais", près de la "terre de 5 rués", groupaient une centaine d'hommes. C'était le chantier "Albert" et le chantier "Paul" jadis prospères dont il ne reste que quelques vestiges, sur un monticule inculte. Albert et Paul ne sont que deux exemplaires parmi les nombreux prénoms employés à Mélin, comme noms de famille. On comptait, il y a 100 ans, 24 Ambroise, 61 Albert, 10 Etienne, 12 Guillaume, 3 Gilles, 12 Claude, 4 Gervais, 8 Hubert et 48 Paul...

Fin du siècle dernier, il existait, en tout, une quinzaine de ces ateliers "primaires". Les plus éloignés s'élevaient, en pleine désolation, à plus d'un km. nord-est de l'église de St-Remy-Gecst, sur le rebord du vallon de Genville, près de plusieurs exploitations à ciel ouvert et de quatre autres puits classiques. C'était d'ailleurs là la limite nord de la zone d'extraction, à partir de laquelle les veines s'enfonçaient brusquement au point de devenir pratiquement inaccessibles. Ce même phénomène géosynclinal se manifestait d'ailleurs, sur la limite sud, entre Francourt et Brocquy, où se concentraient les dernières carrières, sur le territoire de Lathuy. Cinq autres ateliers notables s'élevaient encore, de part et d'autre, du chemin de Gobertange à Lathuy, dans une solitude non moins implacable. "Sur Chebais", comme les gens appelaient cet endroit situé sur toute l'étendue de la pente nord du ruisseau du même nom, ou Hus-sompont; sur Chebais donc, étaient casés les deux ateliers importants : Paul et Albert.

La mécanisation du travail de la pierre a amené la disparition successive de presque toutes ces baraques inconfortables et malsaines et, à partir des premières années du siècle, la majorité des exploitations se sont fédérées en une "Société





*Le « château » de Lathuy.*

anonyme des carrières de Gobertange ». Depuis lors, celle-ci a traité à peu près tous les produits des carrières, jusque la fin de la guerre 40-45.

Le siège de cette société, avec ses bureaux, était établi au Gailleroix, près des importants ateliers raccordés au chemin de fer vicinal, comme, d'ailleurs, l'autre dépendance importante qui s'élevait à la station de Mélin-Lathuy. Celle-ci, mieux connue, a fonctionné la dernière, sous la haute compétence d'une personnalité qui a toujours montré une connaissance technique et un intérêt passionné pour la célèbre pierre de son pays : Mr. Lion. Après des années de concurrence passionnée, les données économiques et la technique du béton menée avec frénésie, ont fini par avoir raison de ce grand héros de la pierre de Gobertange dont la lente agonie est allée de pair avec celle de son vaste atelier qui périt, un peu après lui, en 1955. La disparition de l'un et de l'autre a sonné le glas de nos belles pierres. Modernisation, rationalisation et concentration des entreprises n'ont

été qu'une dernière tentative pour parer à une fatalité qui se dessinait, déjà alors, comme inéluctable. Une fois encore, l'adversité s'en était mêlée pour bouleverser les destinées de notre village. Désormais, après des siècles d'activité fébrile, les entrailles de notre terre tant convoitée, se sont refermées pour toujours. Cette longue activité avait vu côtoyer la misère et la souffrance. Toutes les pierres qu'elle a éparpillé au loin gardent les mystères les plus terribles et les plus mélancoliques de tant de générations. Toutes ces pierres vénérables, sorties de ces champs bouleversés en savaient long sur les événements qui ont rempli notre passé. Si elles pouvaient parler, elles nous feraient mieux comprendre ce coin de paysage aimé des Mélinois; elles diraient bien des choses à ceux qui savent encore les entendre. Parcourir aujourd'hui ce champ désormais historique, c'est retrouver un peu la foulée des héros, c'est aussi évoquer ses martyrs, puisque plusieurs y périrent en s'abstinant, avec trop d'ardeur, à arracher des entrailles de cette terre ancestrale, les morceaux qui feraient leur fierté et celle de leurs enfants.

N'est-il pas vrai que chacun de nous, à certains moments de sa vie, éprouve ce besoin insidieux de solitude, de méditation. Sachons, alors au moins, délaissier notre voiture à Chebais ou à Gobertange pour refaire ce fameux pèlerinage " aux sources ", ce bref retour au passé, sous le silence morne de ce " champ des fosses ", dans la désolation implacable de l'immense chantier abandonné. Vous n'y découvrez plus, aujourd'hui, que le souvenir de ce que furent, pendant des siècles, des lieux de prospérité, de labeur, de concorde et de paix !

Mais essayons quand même d'y rencontrer, en rêve, un de ces tailleurs de pierres. Qui était-il, en somme ?

C'était le fils du tailleur de pierres, le petit-fils d'un autre tailleur de pierres... et c'est ainsi que le métier s'était transmis à la descendance, depuis des siècles. L'initiation débutait très tôt. Dès douze ans habituellement, le père prenait " le jeune " avec lui. La plupart du temps, le tailleur de pierres était mineur,



de même d'ailleurs, que le cultivateur qui, à temps perdu, maniait aussi bien la pince, au fond de la fosse que la charrue, à la surface. Actuellement, les jeunes ne continuent plus la tradition : les conditions économiques ne s'y prêtent d'ailleurs plus, le métier étant sur le point de disparaître.

Depuis quinze ans, on n'a plus trouvé un seul apprenti disposé à se consacrer à la pierre. Le portrait du carrier rentrant au logis, vers le soir, tout saupoudré de poussière, n'est plus qu'un souvenir. Sa renommée restera cependant longtemps vivante. La main d'œuvre locale fut toujours habile et appréciée; on admet généralement, en Belgique, que les meilleurs tailleurs de pierres furent de Gobertange : renommée acquise dans le travail de la pierre plus tendre venant de France (surtout de Savonnière, près de Tours). Mais cette renommée se paie souvent d'un lourd tribut, chez le carrier. Il arrive généralement à l'âge de la retraite, le dos courbé, les reins meurtris, les bronches envahies par la silicose : maux qui n'enlèvent rien à son esprit de détermination et de fierté personnelle d'avoir peiné, sa vie durant, pour apporter à " sa pierre " toute la beauté et assurer la réputation qu'elle mérite, pour la postérité. L'air impur de la mine, les poussières abondantes attaquent les constitutions les plus robustes. Une autre tare à virer au passif de ce rude carrier : l'usage abusif de l'alcool, expliqué faussement par des propriétés protectrices illusoire des bronches attribuées aux spiritueux. Il buvait surtout le genièvre; les vieux intoxiqués y trempaient même parfois leur tartine, en mangeant. Lors de la démolition du dernier atelier traditionnel du champ des fosses, on a encore retrouvé une demi bouteille du funeste alcool, oublié sous les grabats ! Ces abus entamaient sérieusement le salaire, gaspillé dans ce triste but. Corollaire à ces débauches répétées la pratique dégradante du " lundi perdu " qui était devenue une coutume, une routine. Avant la guerre 14-18, on dénombrait 24 débits de boissons à Gobertange, sur un total de 96 maisons. Il en reste un seul aujourd'hui.

Mais la grande journée qu'on évoquait longtemps après, était la fête de la Sainte-Barbe, patronne des mineurs, le 4 dé-



La « Croix Ste Barbe ».

A mi-chemin entre Mélin centre et Gobertange.

cembre de chaque année. La " Société Ste-Barbe " était formée des patrons et des ouvriers, depuis un temps immémorial, à charge de chaque membre d'une petite cotisation annuelle. Le 4 décembre donc, au matin, la réunion avait lieu au local. De là, drapeau en tête, tambour battant, entouré de toute une nuée de gosses, la société, au grand complet, derrière son président, se rendait à la messe, chantée, pour la circonstance, en l'honneur de Ste Barbe. Au retour, une gerbe de fleurs était déposée aux pieds de la Croix-Ste-Barbe et, après avoir visité les cabarets,

c'était le repas offert par le président, à son domicile. La journée se terminait, enfin, tard dans la nuit, après avoir fait largement honneur à la bière du pays. Ce jour-là, de tous les cabarets, remplis à craquer, de toutes les poitrines, fusaient les couplets joyeux de la "Chanson des tailleurs de pierres". Grâce à la réglementation de l'usage de l'acool, objet de la fameuse "Loi Vandervelde", du début des années 20, l'usage du "péquet" a, à peu près disparu, au grand bien de la santé des jeunes travailleurs et du budget familial. Les conditions sociales, en progrès constant, ont ramené l'aisance dans les foyers et, la plupart des travailleurs ont pu, dès lors, acquérir leur maison et créer une ambiance familiale honnête et respectable, éliminant, une fois pour toutes, la pratique du "lundi perdu" qu'il évoque avec horreur aujourd'hui. Les revendications syndicales ont abouti à la reconnaissance officielle de mineur à nos tailleurs de pierres, avec pension légale après 30 années de travail dans la mine. L'attestation de ces prestations est malheureusement restée difficile à fournir, vu la périodicité irrégulière des prestations et des hésitations peu engageantes de la part des anciens "patrons". A ma connaissance, il reste encore un seul de ces "durs" des fosses de Gobertange : c'est le bon T..., dans sa rude écorce, tout courbé par la somme impressionnante des morceaux qui lui sont passés par les bras, le regard perdu dans le vague, vers l'insaisissable, depuis qu'il a dû "lacher" sa pierre. Levant facilement le coude pour désalterer un gosier en forte pente, fidèle à son coup de "gris filé" on le rencontre encore souvent, rentrant au logis, titubant, lançant dans le vide des imprécations et des gestes évasifs de désespoir. Remonté le dernier, du dernier trou, ah ! ce qu'il pourrait en raconter celui-là ! Parfois, au café, pris par les vapeurs de l'alcool, il se met à fredonner la "Chanson des tayeux d'pires" :

Refrain : Po bwinre on vinre de bire  
vivent les tayeux d'pires.  
E n'ès bwèro bé one tonne,  
Sin desfé l'boton d'leu maronne.  
Se e vont a l'cantene,

Po spaurgni one tartene,  
En hèvant des pèquet,  
E n'sintront pe l'pwè d'leu maillet.

1er couplet :

Les tayeux d'pires ès les roqutis  
S'plind'naient tode que n'gangnnaient ré  
De s'ponije le pe p'te jesqu'au pe grand.  
E n'gangnnaient ni d'pe de céq francs.  
L'augmentation qu'on pouro ye  
Sèrè po bwinre des gre-filé  
Es vo veuro les cabartis  
Que crieront "Vivent les tayeux d'pires".

2d. couplet :

Les cabar'tières font leus affinres  
En criant : Vivent les tayeux d'pires.  
Elles sèront rate po no sièrve  
Es po fé rimple leu bare,  
Es a l'quézinne, quand on paierè  
Elles no maltraiteront d'cèlèrats,  
Tot'en fegeant chonance de rire,  
Elles no inseltront co d'vaurés ! "

Fait curieux, Gobertange n'a jamais fourni d'artiste-sculpteur notable.

La marge séparant le tailleur du sculpteur n'a été franchie que par quelques amateurs qui ne nous ont laissé que quelques sujets décoratifs assez frustrés et, inspirés plutôt par un esprit de fantaisie que par un idéal artistique bien déterminé. Deux très belles colonnes-torses de 1,25 m.; à chapiteaux doriques, exposées au musée temporaire se rattachant à l'opération "Mélin" 69 ont fait l'admiration des visiteurs. Elles proviennent du travail du plus ancien tailleur de pierres de la localité : Jules Stienlet, auquel il faut rendre un hommage particulier. Une



belle cheminée sculptée qu'on peut admirer dans la salle de réception de l'Hôtel de ville d'Arras et les milliers de noms de héros, gravés sur le socle du mémorial canadien de Vimy, près de là, perpétuent le souvenir d'un autre homme de talent contemporain, disparu trop jeune, il y a quelques années, avec tous ces dons exceptionnels d'artiste : Cherpion Emile, de Jodoigne-St-Lambert.

Ainsi risque de disparaître le métier le plus noble, puisqu'il a fallu 30.000 ans à l'homme pour apprendre à tailler et à polir la pierre et sans qu'un seul nom, comme un Rodin, un Carpeaux, un Bourchardon, ait pu réussir à s'inscrire dans l'immortalité, autour de nous. La science et le modernisme, c'est à dire le béton et le " simili " sont venus écarter les belles pierres blanches qui ont fait, pendant des siècles, la renommée de Mélin, l'honneur et la fortune, la gloire de Gobertange.

L'évolution contemporaine de la pierre, depuis la fin de la dernière guerre, accuse alternativement des périodes de prospérité relative et de déclin. Il semble que les conditions économiques, favorables dans le pays, permettent, actuellement, de débiter plus facilement les belles pierres taillées de premier choix, qui vont dans les constructions empreintes de luxe, achevées par une main d'œuvre restreinte mais hautement perfectionnée. En attendant que se réalise cette foi des Mélinois dans l'avenir, il nous reste le loisir de reprendre ce " chemin du champ des fosses " où la vie grouillante d'autrefois n'est plus qu'un souvenir. Dans la campagne solitaire, où plane encore, le rumeur des siècles, le chant de l'alouette, le cri insistant de la caille cachée dans les blés, l'appel familial du coucou, seul hôte des bois de Chebais, ont remplacé le " chant des tailleurs de pierres ". On se rappelle volontiers ces temps héroïques, en parcourant aujourd'hui ces campagnes ancestrales, la tête remplie de souvenirs, parmi les chemins poudreux, lors des journées brûlantes de l'été...

## V.

### L'EXPANSION DU VILLAGE, A L'AGE DU FER.

(— Vè s.)

Mais quittons maintenant ces lieux évocateurs, pour retourner à l'âge du fer. Cette époque bouleversa le monde, au même titre que le feu, l'électricité, l'atome, et qui permit d'ouvrir le long processus d'industrialisation de la pierre de Gobertange.

Aux longs siècles d'expériences hallstattiennes allaient succéder les merveilleux perfectionnements de l'industrie du fer, chez les Celtes de l'époque de la Tène, vers 5 à 1 siècles avant Jésus-Christ. Ils permirent aux civilisations occidentales d'accomplir un pas de géant. Toutes les peuplades de nos pays vont devenir tributaires du précieux métal. Dans les immenses forêts gauloises, la hache allait ouvrir des coupes sombres; le soc en fer allait remuer la terre vierge, riche d'humus et qui allait recevoir les premières graines. Bientôt, dans cette longue clairière ouverte entre la forêt Charbonnière, au nord, et celle des Ardennes, au sud, les moissons allaient, progressivement, chaque année, étendre leur tapis doré. A ce moment là, allait s'ouvrir le second volet de l'activité économique de Mélin : l'agriculture. Le village va revêtir, sans doute, dès lors, toute sa signification économique et sociale. La métallurgie, en faisant naître l'industrie collective, allait, non seulement révolutionner la taille de la pierre, mais, après le retrait accompli des derniers glaciers de Würm, ouvrir l'ère d'expansion de l'agriculture. Notre sol produira très tôt les premières et les meilleures céréales. Mélin a eu l'avantage insigne de pouvoir bénéficier à fond de cette expansion précoce et déterminante pour son avenir, dans un monde en pleine évolution, où la technique et l'économie vont jouer le rôle primordial. Il est permis de rêver un instant à ce qu'aurait pu représenter notre village, à cette époque de progrès splendides, dans la technique du fer, de la pierre et dans l'agriculture : des maisons en pierres taillées, des ensemencements prometteurs, aux alentours, une source limpide et pure

où vont se désalterer les gens et le bétail; un commerce florissant, fruit de l'exportation des belles pierres taillées, des céréales et des bestiaux : bref une aisance et une prospérité encore enviables aujourd'hui. A un moment où l'homme se sent de moins en moins seul, il choisit, comme terrain d'élection, la proximité des rivières et des sources où l'humidité et l'inondation ne sont pas à craindre, près des centres riches en silex et autres pierres, dans une contrée foisonnant d'approvisionnements de toutes sortes, protégé par la configuration du terrain, éventuellement renforcé d'une ceinture de pierres. Mélin a sans doute présenté ce visage, cette prospérité, cette paix. Il suffit de se placer sur le pont où l'ancien chemin de Jodoigne à Louvain franchit le ruisseau de Gobertange, près de sa source. Le site représenté par l'église et la ferme seigneuriale, groupés sur la hauteur, fait penser irrésistiblement à une vague notion de retranchement, de promontoire facile à défendre. C'est sans doute là que s'est formé, à une époque très reculée, le village de Mélin. Des tombes antiques, découvertes un peu au nord, de ce site, corrobore cette hypothèse. C'est dans cette nuit des temps que Rome va, enfin, venir allumer le flambeau de la civilisation moderne.

## VI.

### LA PERIODE ROMAINE ET NAISSANCE DE NOS VIEUX CHEMINS. (I—V<sup>e</sup> s.)

La période romaine a marqué le quart de notre histoire, et, ses bienfaits spirituels et matériels créent une impulsion déterminante dans nos contrées. Mais la marée barbare a emporté tout cela. Ne nous est resté que quelques pièces de monnaies des années 69 à 79. Subsistent encore les chemins parcourus, en ce temps là, par les lourds chars romains, en route vers la Meuse et le Rhin. Ils ont quadrillé notre territoire tels qu'ils sont encore visibles aujourd'hui, muets sur tout ce qu'ils ont vu passer de splendeur et de progrès. Dans leur mutisme sublime, ils

gardent le souvenir de cette époque lointaine, dans un silence propre aux choses déchues ou se reposant de leur gloire passée, mais il refusent toujours de se laisser oublier. La chaussée Brunehaut n'était pas loin de chez nous. Les diverticulums ont sans doute servi à décongestionner cette importante artère qui aurait connu très tôt ses embarras de circulation (déjà !).

Parallèles à cette fameuse chaussée, dorsale des Gaules, plusieurs d'entre eux ont emprunté notre territoire.

Importante, entre toutes, pour nous, fut cette voie parallèle qui, de Tongres, gagnait Nivelles, vers Bavai. Cet important embranchement frôlait St-Trond et Tirlemont puis gagnait Hougaerde, la ville d'Alpaïde, où, près de l'ancien couvent des Bogaerds de Mariendaal, il se divisait en deux branches. Le rameau sud se dirigeait vers Gembloux; le rameau nord, vers Nivelles et Wavre. Celui-ci, à la sortie du bourg, à proximité de l'église, porte actuellement l'appellation de rue des Wallons (Walenstraat) et, anciennement "chemin royal" jusqu'à hauteur de Nerm. Ce diverticulum cinglait ensuite, sur les hauteurs, vers Mélin qu'il traversait sous le nom qui lui est encore attribué aujourd'hui de "chemin des Hougaerdiers". Il croisait l'ancien grand chemin de Louvain à Jodoigne à la "Grande Brasserie" ou maison Fronville actuelle. A la chapelle au Baty, il amorçait une légère courbe vers le coin S-E du Bois St-Servais où il croisait le grand chemin de Jodoigne à Wavre. Ce vieux chemin a égrené, sur son trajet, d'innombrables tombes romaines telles que celles de Koningsheim, de Grimde, de Libersart, comme pour signaler à la postérité son rôle et son importance d'autrefois. Le seul de ces tumulis ayant existé à Mélin, s'élevait entre l'église et la ferme de Coux, derrière le cimetière, mais il a disparu depuis fort longtemps, comme celles d'Incourt et les "tomme-kens" d'Hougaerde et tant d'autres. Toujours à travers champs, le chemin de Nivelles filait vers Gaillebiez et Roux-Miroir où, au "chesne al Vaux", un peu à l'est de l'église, il croisait une autre importante "viae regiae" ou voie royale; celle de Louvain à Namur. Par Arnelle, sous le nom de "voie des charretiers" elle descendait vers Chaumont où elle coupe, actuellement, la





*Malin. La ferme de Coux ou Malevée, restaurée et l'église.*

chaussée de Wavre à Huy au "Brule". Elle se hissait ensuite vers le haut plateau de Corroy-le-Grand et de Corbais qu'il traverse en "Vieux chemin", pour desservir la ferme de l'Hôpital à Mont-St-Guibert et atteindre le domaine du Chenois à Court-St-Etienne. Par les bois de Sarti-Messire-Guillaume, il gagnait Baisy-Thy où naquit Charlemagne, puis le sud de Thines et Nivelles qu'il contourna presque entièrement, du sud au nord-ouest, par le Bois de Nivelles. Il devient là le "chemin du Grand Bailli" actuel qui prolonge ce vieux chemin de Hougærde vers Bavai. Ces "chemins royaux" remontaient certainement à une époque très reculée. Pendant des siècles, l'organisation, l'autorité et la police de ces chemins incombait exclusivement au service du souverain (regis = roi) : ce qui dénote de leur importance passée. De ce nombre fut donc celui de Hougærde à Nivelles qui nous a relié très tôt à cette dernière ville, l'une des plus anciennes du pays et qui devait devenir, par la suite, notre chef-lieu d'arrondissement.

Connue dès l'époque romaine, Nivelles peut, en outre, s'honorer d'avoir été, au VII<sup>e</sup> siècle, le berceau de la race carolingienne dont l'épée nous a protégés, à la fois, contre les Sarrasins, les Saxons et les Lombards. Au surplus, Pepin de Landen, le leude ou noble puissant qui sous Dagobert I<sup>er</sup> gouvernait avec le titre de maire du palais, installa à Nivelles, son palais. Son épouse : Ide, mère de Ste-Gertrude y fonda le célèbre monastère qui fut un des pôles de la Chrétienté occidentale. Sur ces chemins qui nous touchaient de si près, la légende ne fut jamais absente. Celui d'Hougærde était bien situé pour se voir auréolé par l'un d'entre elles : Au Moyen-Age, on racontait que Pepin avait fondé, avant sa mort, survenue en 640, un monastère de religieuses, à Meldert et qu'il le plaça sous la direction des religieux de St-Bavon, établis à Chaumont. St-Bavon, le fondateur de Chaumont, était aussi celui de la célèbre abbaye gantoise. Il était né en Hesbaye, d'une famille noble, au VI<sup>e</sup> siècle; certains croient à Beauvechain : ce qui est très vraisemblable puisqu'il fut l'amoureux évincé de Ste-Ermeline qui donna naissance à la légende que l'on sait. On le connaissait mieux sous son nom de naissance d'Alloin et mourut à Gand en 657. L'un et l'autre de ces monastères s'élevaient précisément à proximité de la "voie royale" de Nivelles à Hougærde et dont l'histoire se mêle à celle de notre village. Des restes de fondements de celui de Chaumont ont subsisté longtemps à un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui, à l'extrémité S-E du territoire : le "fond de St-Bavon". L'origine du monastère de Meldert est dû à la révélation de l'économe de Pepin : Hugues de Waarloos, de l'existence de la tombe de Ste-Ermeline, à cet endroit. Des faits miraculeux avaient accompagné la présence de la sépulture de la sainte reposant dans une chapelle élevée par Hugues lui-même et oubliée depuis 40 ans. Devant ces faits, Pepin de Landen vint lui-même à Meldert, par notre vieux chemin de Hougærde, pour faire lever les restes de la jeune vierge, sœur de Ste Gudule, et fonda le monastère que l'on sait. Ste-Gudule n'était pas non plus étrangère à ce vieux chemin et son nom est même resté à un endroit de notre village qu'on appelle encore le "fond Ste-Gudule", près du Chavia, en bordure même



du célèbre chemin. Ce couvent de Meldert, d'existence éphémère, s'élevait près de l'Ecluse, dans la vallée de la Schoor à l'endroit dit "Calfsberg". En parcourant, aujourd'hui, cette voie antique, on se figure mal l'importance qu'elle occupa dans l'histoire de nos contrées, pendant plusieurs siècles et, particulièrement sous le règne de Pepin, avec les démarches répétées qu'il fit vers ses institutions de Chaumont et de Meldert.

De ce diverticulum de Nivelles, se détachait, à hauteur de Genville, le grand chemin de Hougaerde à Wavre. Il coupait le chemin de Jodoigne à Louvain au tilleul de la Justice, à Mélin. Au nord de la chapelle Ste-Livine, il coupait celui de Mélin à Beauvechain et Opvelp, avant de repoinde le grand chemin de Jodoigne à Wavre et à Bossut à la chapelle Notre-Dame-des-Affligés, proximité de la Couverterie, à Sart-Mélin; traversait l'actuelle chaussée N. 37 à l'imprimerie de la Sarte, pour se diriger vers la maison Semal, la ferme de la Chise, le tilleul St-Laurent et descendre vers Grez par la chapelle de Basse-Biez où il se confondait enfin sensiblement avec la chaussée actuelle, vers Wavre. La jonction de la chapelle N-D-des-Affligés n'a toutefois subsisté que jusqu'en 1307, date à laquelle l'abbesse de la Ramée, Pétronille, incommodée par le charroi important et les usagers fourvoyés, sur ces voies très fréquentées, obtint, après avoir pris le consentement de tous les habitants, le détournement de la voie d'Hougaerde vers la place du Sart et la maison Semal où se situe encore la jonction de ces deux grands chemins antiques. A partir de l'imprimerie de la Sarte, le chemin de Jodoigne a été supprimé entre cette imprimerie et la maison Semal et le tilleul St-Laurent, par la Chise, lors du tracé de la nouvelle chaussée N. 37, pour éliminer un dédoublement parallèle et trop rapproché inutile. Au couvent de Mariendaal d'Hougaerde prenait encore naissance le grand chemin de Charleroi. Il porte encore le nom de chemin des tombes (Tommestraat) jusqu'à Genville où il s'incurve vers le sud pour remonter la crête de partage des eaux des bassins de la Ghète et du Gober-tange, sous le nom de "chemin des maquignons": ravin très encaissé, enfoui aujourd'hui sous un épais taillis. Il suivait ensuite le tracé actuel de la route de St-Remy-Geest à Jodoigne jusqu'à

hauteur de Chebais pour aller couper le chemin de Jodoigne à Louvain, à l'arbre du Gailleroux, puis celui de Jodoigne à Wavre à mi-chemin de Brocquoy; filait alors vers Brombais où à proximité de la vieille ferme de Beaumont, il traversait le grand chemin de Louvain à Namur. A longpré, il conserve toujours l'appellation de "chemin de Hougaerde". Ailleurs, on l'identifie souvent de "Haut-chemin", par opposition à un autre grand diverticulum important qui passait par Orp et qui s'appelait "Basse-chaussée" et qui s'étirait, comme on le voit, plus vers le sud. Toutes deux, venant de Tongres, comme les autres, pour rejoindre Bavai: l'une par Hougaerde donc et Chaumont, l'autre par Houtain-l'Evêque, les deux Hallet, Orp-le-Petit, la Ramée, épousant l'itinéraire des pèlerins et des abbayes, vers le prieuré de Lérinnes, où il rejoignait son homologue venant de Hougaerde. De là, Haute et Basse chaussées n'en formaient plus qu'une jusqu'à Bavai, par Liberchies et Binche, par la chaussée "Brunchaut".

Il est inutile de souligner l'importance qu'avait acquise ces chemins, depuis un temps immémorial, avant la construction de la chaussée moderne N. 21, entamée en 1810 et achevée sous le gouvernement hollandais. Dans l'axe nord-sud, deux autres grands chemins sont à souligner pour leur importance d'autrefois mais qui sont tombés dans l'oubli, ailleurs comme à Mélin, depuis la construction de la chaussée N. 37 Wavre-Hannut dont les travaux avaient commencé en 1841. Nous avons déjà mentionné le premier: le grand chemin de Jodoigne à Wavre qui se détachait de celui vers Louvain, au pont de la Ghète, à St-Lambert. Il escaladait le plateau vers Lathuy, par Gobiéri, coupait le grand chemin de Charleroi entre le Gailleroux et Brocquoy, puis, par Francourt, atteignait le territoire de Mélin au coin N-E du Bois St-Servais où il traversait le grand chemin de Hougaerde à Nivelles; desservait ensuite les "Cinq Etoiles", sur la lisière nord de ce bois pour rejoindre et se confondre avec lui, le grand chemin de Hougaerde à Wavre, à la couverterie.

L'autre axe nord-sud fut l'ancien chemin de Jodoigne à Louvain. Il surpasse tous les autres en importance, tant au point de vue politique que économique. La ville franche de Jodoigne



fut créée par le duc de Brabant Henri Ier dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Ses successeurs y instaurèrent un baillage et construisirent un château (le château Pasteur actuel). Dès cette époque, les souverains brabançons visitèrent souvent celui-ci, en empruntant le célèbre chemin de Louvain à Jodoigne. Par lui, fut acheminée la plus grande partie des produits des carrières de Gobertange, vers les communes flamandes, en pleine expansion, et prospères dès le XIV<sup>e</sup> siècle. Par lui encore nous parvenaient, en retour, les denrées, notamment les laines anglaises, transitant par Louvain. La voie de Louvain avait son origine conjointe avec celle vers Wavre, à proximité du pont de St-Lambert mais plus rapprochée de la colline de St-Médard, au pont de la Ghète, en bas du Modron. En remontant vers le nord, il traversait le grand chemin de Hougaerde à Charleroi à l'arbre du Gailleroux. Le ruisseau d'Hussumpont était franchi au cortil Binard. A l'Arbre de Mélin, ou maisons Collard, il coupait le chemin pittoresque de Gobertange à Lathuy, pour descendre aussitôt vers la ferme de la Hésérée et le ruisseau de Gobertange ou Entebais, près de sa source : endroit qui a déterminé le site où naquit la bourgade de Mélin. Toujours dans la direction du nord, il traversait le grand chemin de Hougaerde à Nivelles à la Grande Brasserie ou maison Fronville actuelle, puis, à l'arbre de la "Justice", l'autre grand chemin : celui de Hougaerde à Wavre. Par Scimpré, il s'élevait ensuite dans les campagnes, vers le Tilleul du Chêne, entre La Bruyère et l'Ecluse, coupé là par le chemin de Piétrebais à Meldert, et le hameau des Burettes, à Beauvechain.

A l'extrémité nord de ce village, il traversait le chemin de Tourinnes à Cappellen et, à la Grande Misère, le grand chemin de Wavre à Diest. Il faut noter ici, que Beauvechain, que nous venons de traverser, et Tourinnes, étaient une enclave du Pays de Liège dans le duché de Brabant et, pendant des siècles, l'Ecluse et Meldert ont séparé les deux territoires. Afin d'éviter des exactions qui auraient pu se livrer envers les Brabançons, en territoire liégeois de Beauvechain, les voyageurs en direction de Louvain empruntaient parfois, à partir de Scimpré, le chemin vers l'Ecluse et le hameau de Gaët, pour transiter, par Meer-

Meldert et Opvelp. Cette possibilité permettait donc aux gens des environs de Louvain et Tirlemont, vers Jodoigne de communiquer sans mettre le pied sur le sol étranger. Des panneaux sans équivoque renseignaient d'ailleurs les voyageurs dès l'entrée de la fameuse "enclave". L'existence d'un péage à Scimpré et à Gaët explique l'importance commerciale de cette voie. Après avoir traversé Molendaal, hameau de Bierbeek, elle remontait vers les "gibet (galgen)" de Haasrode, pour rejoindre le grand chemin venant de Namur, à la célèbre abbaye des Prémontrés des Parc-Héverlee, où les voyageurs nécessiteux trouvaient asile côte à côte avec les pèlerins transitant à cet endroit, vers Nivelles et St-Jacques de Compostelle.

Ne pénétrons pas plus avant dans la ville de Louvain que tout le monde connaît, mais retournons nous pour reprendre l'autre grand chemin vers Namur et qui aboutissait donc également à l'abbaye, en passant près de notre territoire, vers la cité mosane. En direction du sud donc, il frôlait l'église de Blenden, à partir d'où, sous l'appellation de "Millestraat" ou "chemin de Mille", il traverse la redoutable forêt de Meedaal, à l'orée de laquelle, vers le pays wallon, on trouve sur une petite place, à l'ouest du hameau de Mille, la chapelle St-Cornille, du XV<sup>e</sup> siècle. En descendant vers Tourinnes, il contourne la célèbre église romane puis remonte le plateau du "champ d'asile", vers l'Espinette, sous l'appellation de "Collince-voie" ou "Conincks-voie" : voie royale. A mi chemin de Tourinnes et de la ferme de l'Espinette, le Buisson Ste-Gertrude offrait un abri de fortune aux voyageurs parcourant cette immense désolation qu'on appelle encore "champ d'asile". A l'extrême pointe N-O de notre territoire de Mélin, à la maison Semal, disparue, on croisait le grand chemin de Hougaerde et Jodoigne vers Wavre et Bossut. Sous l'appellation de "voie Collin" sur notre territoire, il descend ensuite vers le centre de Piétrebais pour atteindre la ferme historique du Grand Haquedau où il reprend l'appellation qui lui est propre de "Roy-voie" ou voie royale. Voie, comme nous l'avons vu, qui traversait l'autre voie royale de Hougaerde à Nivelles au "Chesne al Vaux", près de l'église de Roux-Miroir.

Un bois de " Royvoie " borde encore ce chemin, entre Roux-Miroir et Incourt. Incourt est la localité de nos environs dont l'histoire remonte le plus haut et, depuis un temps immémorial, la route reliant ce village à Dongelberg était connue comme grande chaussée vers Namur. Après avoir fait un coude vers l'est, à Incourt, cette route se dirigeait, en effet, vers Dongelberg où elle franchissait l'Orbais, vers Jauchette. Un tonlieu perçu au profit des seigneurs de Dongelberg est une preuve qu'il se faisait un grand commerce par cette voie : importance économique qui n'a disparu qu'avec l'ouverture des nouvelles chaussées nationales qui ont provoqué l'abandon de ces vieux chemins. C'est à Jauchette que nous délaisserons le vieux chemin de Louvain à Namur, à la chapelle Ste-Marguerite, au carrefour de la " Basse chaussée " qui allait de Tongres à Nivelles, qui ne nous est pas inconnue, à proximité de la célèbre abbaye de la Ramée où l'on croisait les pèlerins, nombreux pendant tout le Moyen-Age sur ce " chemin des abbayes ", vers Lérinnes, Gembloux et Nivelles.

Pour compléter l'inventaire des chemins historiques de notre village, mentionnons encore l'ancienne voie de St-Jean-Geest à Roux-Miroir, qui, de Ste-Marie-Geest, venait sur Genville, St-Remy-Geest et Gobertange. Mélin, Lathuy et Roux-Miroir, par le château disparu de Beaulieu, pour atteindre le carrefour important de Roux-Miroir, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle et que nous avons mis en relief par ailleurs.

Héroïque entre tous, fut le chemin de Gobertange à Lathuy, tout surchargé de débris des carrières et qui traversait ce petit monde à part que fut le champ des fosses.

Tous ces vieux chemins, aujourd'hui oubliés, ont gardé leur importance jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle qui a vu la construction des grandes chaussées : N. 21 de Tirlemont à Charleroi et N. 37 de Wavre à Hannut. A plus forte raison, l'avènement de l'automobilisme a réduit à néant leur utilité. Ils n'ont plus qu'une signification tout à fait locale, pour la desserte des cultures qu'ils traversent. Beaucoup d'entre eux sont même voués à l'abandon, tout comme nos vieux sentiers dont la solitude et la poésie champêtre ont inspiré nos parents. Nous ne

retrouverons plus jamais la fraîcheur délicieuse que ces lieux apportaient à nos sens. Certains mêmes sont déjà disparus sous une espèce de bocage où le chèvrefeuille et la vigne-vierge courent d'un arbre à l'autre, entrelacés en une draperie de feuillage. Toute leur poésie ancestrale subsiste cependant, pour ceux qui savent la savourer. Il est difficile d'exprimer toute la grâce de ces chemins creux et sinueux qui serpentent capricieusement à travers nos campagnes, sous ce perpétuel berceau de feuillage.

A chaque détour, ils découvrent un tableau qui semble toujours plus mystérieux et plus vert. Quand le soleil inonde l'herbe et les taillis des fossés, quand les oiseaux et les insectes sont les seuls à mêler leur vie à la nôtre, que la fraîcheur et le silence se réfugient avec nous dans ces chemins solitaires, on croit reconnaître un autre monde. Ils nous replongent dans le passé. Vous pouvez y marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol furtif d'un faisan ou d'un perdreau effarouché à votre présence. On s'instruit dans la solitude stoïque de ces champs et de ces chemins, rien qu'à se laisser vivre. Tout cela est si frais, si paisible, si peuplé de petits êtres, si humblement décoré de simples fleurettes, qu'on se demande si au lieu de courir le monde en automobile, il ne serait pas beaucoup plus sage de rester dans ce petit pays, plein de belles promenades tranquilles où planent tant de souvenirs des siècles écoulés. Le machinisme a tué bien des choses qui illustraient notre terroir, auréolé jusqu'à nos jours, de tant de souvenirs et de légendes. Et il ne faut pas oublier que, dans une large mesure, ces chemins avaient " fait " notre histoire.



## VII.

### L'HIATUS BARBARE

Mais ne nous égarons pas quand même dans ces vieux chemins que l'époque romaine a su immortaliser. Les Barbares sont venus étendre une ombre dévastatrice sur ce patrimoine hérité des Romains. Ils ont réduit à néant les résultats bienfaisants de ces quatre siècles et demi de domination romaine, et la civilisation fit un bond rétrograde. Les missionnaires chrétiens, loin de se décourager cependant, avaient persisté en héros, dans la diffusion de l'Évangile, dans nos campagnes. Ils s'étaient mêlés aux travaux des champs, élevant de modestes chapelles, comme celles qui subsistent encore à maints de nos carrefours campagnards. Autour d'elles vont s'élever les cabanes des nouveaux convertis, origine de nos villages agricoles. Une de ces chapelles est devenue notre église paroissiale. Mais, aussitôt après les dévastations germaniques, les ruines se sont relevées; un nouvel élan s'épanouit dans notre riche plaine de Hesbaye où les moissons vont, à nouveau, étaler leur tapis doré. C'est là que vont se fixer les seigneurs francs. Ils s'y étaient appropriés les plus beaux et les plus riches domaines parmi lesquels celui de Mélin devait figurer comme l'un des plus privilégiés, à côté de celui de Lathuy, où les lètes francs avaient fixé, selon toute vraisemblance, un important cantonnement. Des restes mis à jour par la charrue, à plusieurs reprises, permettent de fixer cette colonie franque en un endroit touchant Mélin, à Francourt (Francorum Curtis ou manoir des Francs).

Laetorum-Vicus = Lathuy, étant lui-même interprété comme le village des lètes qui essaimèrent dans notre contrée.

La période mérovingienne nous a laissé, par ailleurs, des sépultures disséminées sur notre territoire. Celles découvertes à Gobertange, en 1834, contenaient, outre des restes humains, quelques bijoux. La nature et l'aspect luxueux de ces objets dénotent de l'importance qu'aurait pris Gobertange, comme centre démographique florissant à cette première époque franque. D'autres tombes de cette espèce ont été mises à jour, au "Fond Delmez", en 1955. Toutes ont gardé leur secret. Tout

au plus nous révèlent-elles qu'au V<sup>e</sup> siècle, et peut être encore après, le pays n'était pas encore évangélisé. En effet, l'évangélisation fut seulement entreprise, dans nos contrées, par l'Aquitain Saint Amand établi au monastère d'Elnone (aujourd'hui : St-Amand-les-Eaux) vers 650-675. La dissémination de toutes ces sépultures excluait, en effet, l'éventualité d'un sanctuaire chrétien, à l'époque. Celui-ci a occupé toujours, selon toute vraisemblance, l'emplacement actuel, depuis la première chapelle carolingienne et, où les sépultures chrétiennes furent toujours traditionnellement concentrées ensuite. D'autre part, ces tombes étaient recouvertes de pierres de Gobertange, de grandes dimensions : indice de l'utilisation de cette pierre, d'une façon courante, vers le V<sup>e</sup> siècle déjà.

Puis des siècles ténébreux ont étendu leur silence sur le paisible paysage de Mélin. L'insécurité et la détresse latente incitèrent de nombreux seigneurs francs et des nobles dames à consacrer leur vie et leurs biens à Dieu. Les aspirations monastiques avaient été répondues par les Bénédictins de St-Amand, dès le VII<sup>e</sup> siècle. Cette époque cruciale de notre histoire générale n'aurait eu aucune incidence sur les origines de notre village si, en même temps, par relation de cause à effet, nous n'avions vu s'établir précisément, dans cette vaste marge agricole, allongée entre les forêts Charbonnières et celle des Ardennes qu'est la Hesbaye, les vastes domaines ecclésiastiques où allait s'enclaver notre village. Là, vont s'établir et prospérer les premières et les plus importantes abbayes : domaines où, jusqu'au X<sup>e</sup> siècle, les dernières bandes barbares avaient secoué leur litière et fait leur bauge ! Jusque là, les chefs barbares, devenus chatelains féodaux, s'étaient battus entre eux pour dépouiller les paysans. Petit à petit, les collectivités religieuses vont remettre en culture les terres restées en friche, sentant obstinément l'immensité de la chute de la civilisation et la profondeur de l'abîme dans lequel le genre humain s'enfonçait, depuis dix siècles. Dans cette misère latente, on ne doit pas s'étonner que les quelques têtes encore pensantes n'aient pu rien nous transmettre sur l'aspect de notre village, ni sur le sort de ses malheureux habitants.

## LA LEGENDE D'ALPAÏDE.

On n'a jamais assez insisté sur ce rôle primordial des institutions monastiques, dans l'origine de nos bourgades rurales et dans leur évolution, aux confins de l'an mil. Certains auteurs, peu scrupuleux sur les réalités historiques, ont prétendu que Mélin avait dépendu, très tôt d'une de ces institutions voisines de notre territoire, dès le VIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agissait, selon eux, du chapitre d'Hougaerde dont l'opinion trop répandue, sous forme de légende, attribue la fondation à Alpaïde, seconde femme ou "concubine" de Pepin de Herstal, morte en 741. Autre affabulation des faits : on dit que Alpaïde donna l'église de Hougaerde et sa dotation, au pléban de ce temple, du temps du pape Calixte qui dirigea la Chrétienté de 219 à 255 !!! Si on examine ces faits, même avec une attention superficielle, on s'étonne des erreurs singulières, pour ne pas dire plus, qui y sont accumulées comme à plaisir. Il y a là, bien entendu, tout un produit de rêveries étymologiques qui ne supportent pas l'examen. Dans les origines de ce chapitre, la tradition s'est toujours amusée, ainsi, à jeter l'incohérence des détails et l'invraisemblance des dates. Que dire de la fondation d'Alpaïde rejetée à une époque impossible, au III<sup>e</sup> siècle, moment où la contrée n'était pas évangélisée et où il n'existait donc pas d'église à Hougaerde ? ou bien, encore, de prétendus legs — y compris Mélin — faits au duc de Brabant dans un temps où il n'y en avait pas ! La mère de Charles Martel n'a rien de commun avec le chapitre d'Hougaerde. Elle habita Orp où elle reçut la sépulture en 741. De son temps, le culte de St-Gorgon, patron de l'église d'Hougaerde, était inconnu, dans nos contrées. Celui-ci fut fondé, fin du X<sup>e</sup> siècle, et, c'est dans le premier temple dédié à ce saint, que fut fondé un chapitre de chanoines, vers l'an mil, par une autre Alpaïde, restée presque inconnue à nos historiens et dont la biographie est encore à faire. Il semble qu'elle ait dû épouser Godefroid de Verdun, l'un des deux barons restés fidèles à l'empereur allemand Othon II. Celui-ci confia

le gouvernement du Hainaut à Godefroid qui gouverna à Mons, jusqu'en 998. Sa femme qui s'appelait, en effet, Alpaïde, possédait de nombreux biens en Hesbaye, dont l'alleu de Tourinnes et celui de Nodebais où on la qualifiait de comtesse de Hougaerde. On assure encore que Alpaïde, en fondant le chapitre d'Hougaerde, donna, au duc de Brabant Jodoigne et les trois Gcest, alors, encore une fois, qu'il n'y avait pas de duc de Brabant à l'époque !

A cette nouvelle assertion, sans fondement, on ajouta encore celle qui fait état d'une autre dotation au duc de Brabant, où Mélin était encore concerné, avec Perwez et Meldert !

L'histoire d'Alpaïde, toute auréolée de légendes, a provoqué de longs débats parmi les érudits. C'est sans apporter de preuves à l'appui que les chroniqueurs racontent la vie d'Alpaïde, tour à tour mère de Charles Martel et comtesse hesbignonne. Il y eut toujours deux Alpaïde que l'histoire doit départager sans équivoque, car l'une et l'autre se situent exactement dans l'histoire. En tous cas, il ne semble pas devoir lui faire une place notable dans celle de Mélin. Notre village, comme tous ceux qui nous entourent, possède une histoire légendaire qui ne repose, trop souvent, que sur des documents erronés et sur des conjectures sans fondements. La légende, enjolivée par des illusions populaires, est rarement objective. D'ailleurs, aucun document n'est venu nous éclairer sur les temps qui ont précédé l'an mil, sauf pour ce qui concerne la chronique de l'abbaye impériale d'Inde ou Ende, à Kornéliemunster, fondée par Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, près de sa bonne ville d'Aix. On y trouve, en effet, que cette grande institution bénédictine possédait des biens importants au "Neusart" probablement dès sa fondation, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Ces biens furent cédés, en échange d'un autre fief, en 1219, à l'abbaye de la Ramée, pour permettre à celle-ci d'arrondir son domaine agricole nouvellement constitué à la Couverterie, à Sart-Mélin, confirmant par là, l'importance économique déjà acquise, par notre village, dès ce premier "remembrement" agricole, devenu un des plus riches alleu du pays, au VIII<sup>e</sup> siècle.



Il faut attribuer un relief tout particulier à cette célèbre abbaye d'Inde qui est à l'origine du défrichement à grande échelle des espaces qui occupaient l'immense plateau qui s'étend de l'église d'Hougaerde aux confins Est de notre commune : exemple illustre du rôle prépondérant des institutions monastiques dans la constitution de nos beaux domaines agricoles. Le terme " Neusart " est d'ailleurs celui donné à cette immense campagne, par l'abbaye germanique : (Neu = nouveau, en allemand, et " sart " = défrichement) ; indice qu'il s'y fut effectué un nouveau défrichement, en cet endroit, par les moines d'Inde, dès les années 800. C'est St-Benoît d'Aniane, le grand réformateur de la discipline monastique, qui prit la direction de la grande et illustre abbaye, fondée par Louis le Pieux ou le Débonnaire, vers l'an 800, près d'Aix la Chapelle, et qui reçut le nom de Kornéliemunster ou monastère de St-Corneille, ou d'Inde ou Ende, d'après un ruisseau qui arrose l'emplacement, aux portes sud d'Aix la Chapelle. C'est depuis cette époque que la tradition veut que le nouveau domaine englobait les villages groupés au N-E et au N. de Tirlemont, dont Roosbeek, Cump-tich, Kerkom, Meensel, Vissenaken, Willebringen, etc... avec une ramification courant sur les hauteurs nord de la vallée de la Grande Ghète, vers Hougaerde et Mélin.

Le livre féodal d'Inde était un des plus importants, aux approches de l'an mil. Le nombre des fiefs atteignait le chiffre impressionnant de 646 dont un, au Neusart, à Mélin, noyau de notre beau et riche domaine agricole. Mais le plus grand nombre d'entre eux se groupaient à Cump-tich, non loin de chez nous et dont, des hauteurs du Neusart, précisément, on aperçoit le clocher. L'abbé d'Inde y envoyait en permanence un échevin ou prévôt résidant à la ferme de Vroenhof, une des possessions de l'abbaye, près de l'église. Ce délégué veillait à faire respecter les droits, très étendus, du monastère, dans ce domaine dont une large marge débordait sur notre village. L'abbé d'Inde invoquait volontiers qu'il tenait ses biens en fief du Saint Empire romain germanique dont il était le légitime héritier, et nul autre prince, en l'occurrence du Duc de Brabant, après l'avènement de

Jean Ier. Les Ducs de Brabant admirent d'ailleurs avec bienveillance cette thèse et ne cherchèrent jamais à enfreindre les prérogatives séculières du monastère, tant dans le domaine judiciaire qu'administratif où les Ducs ne figuraient qu'en tant que simple " avoué ". Cet état de choses dura jusqu'à la fin de l'ancien régime, lorsque le monastère d'Heylissem, en 1749, acheta tous les biens et droits qu'Inde possédait en Brabant. Cinquante ans après, les immenses étendues accumulées par l'illustre abbaye furent éparpillées à l'infini, lors de la confiscation des biens du clergé par les autorités révolutionnaires.

L'œuvre des abbayes d'Inde et de la Ramée restera donc à jamais marquée sur notre sol et il n'est pas exagéré de dire que ce sont les moines de ces deux institutions, les uns du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle; les autres au XIII<sup>e</sup> siècle qui ont, de leurs bras, livré à la culture la plus grande partie de notre territoire.

Des époques romaine et franque, rien d'autre n'a filtré, à part les événements d'ordre capital auxquels nous venons de faire allusion. Tout le Haut-Moyen-Age, après les invasions germaniques, ne fut qu'un gouffre béant où Mélin n'aura été que ruines et désolation.

## IX.

### LE REVEIL DE L'AN MIL.

Malgré l'œuvre séculaire des grands défricheurs que furent les moines, il fallut attendre le grand réveil de l'an mil et la fin de la grande peur universelle pour tirer définitivement notre village de son isolement et du silence. Avant cette grande date, bien sûr, personne ne s'est soucié de la postérité et rien ne nous fut laissé qui puisse nous aider à reconstituer la chaîne dont les premiers maillons furent ainsi perdus dans les brumes du temps passé. Tout au plus, le XI<sup>e</sup>. siècle nous a-t-il légué quelques papiers jaunés, aux archives du royaume et quelques

pierres glanées ça et là : seuls indices de la présence de notre beau village, là où il occupe sa place aujourd'hui, dans le cadre si bien fait pour mériter les charmes de son visage actuel et les beautés de toute une histoire.

Après la conquête de notre pays, les Francs se partagèrent les terres abandonnées par les Romains, et toutes les autres, même celles du clergé, qu'ils trouvèrent à leur convenance. Ces champs tant convoités, ils les occupèrent désormais, et chacun d'entre eux devint propriétaire rural : de collective chez les Romains, la propriété devint individuelle et ouvre, ainsi, l'ère de l'aristocratie terrienne. Celle-ci porta souvent le nom de leur terre. Charles Martel, à la fin du IX<sup>e</sup>. siècle, donne un caractère officiel et héréditaire aux terres cédées en " bénéfice " par les souverains. Le régime féodal naîtra de cette combinaison du bénéfice et de la vassalité. Les grands propriétaires fonciers détiendront des fiefs dont l'un va englober notre commune : il s'agit du comté de Brugeron dont Gilles d'Orval a tenté de donner la délimitation. Mallum ou Mélin y figure à l'extrémité est, car les trois Geest n'en font pas partie. Le comté englobait la majeure partie de la contrée délimitée par le triangle irrégulier : Louvain-Tirlemont-Jodoigne mais on n'a pas encore réussi à expliquer les limites d'une façon satisfaisante. Les limites passaient, croit-on, entre Genville et Mont-à-Lumay, puis, au nord de l'église de St-Remy-Geest, ensuite entre cette localité et Gobertange, vers Jodoigne, le nord de Sart-Risbart, le puits de Longueville, la roche de " la Falise " à Haquedau, le chêne de St-Bavon à Chaumont, atteignaient le Train puis la Dyle vers Pécorot et Corbeek-Dyle. L'ouvrage de Gilles d'Orval, le seul qui mentionne le comté, semble contenir maintes erreurs de détail. On sait seulement qu'il englobait 47 paroisses ou 38 communes et 3 annexes. Argument pourtant donné comme acquis est que Roux-Miroir fut le chef-lieu de ce comté de Brugeron, sous le vocable de Brunengerunz, d'où, par contraction on a fait : Ruès ou encore Roux, dans les documents intérieurs au XII<sup>e</sup>. siècle. Le comté semble avoir existé, au début, sous la souveraineté et la juridiction de

l'évêque de Liège, en tant que possesseur du comté ou comme héritier des droits de la comtesse Alpaïde, la fondatrice du chapitre d'Hougaerde, au X<sup>e</sup>. siècle : comté qui, lors de la création du duché de Brabant, resta, de ce fait, dans des proportions restreintes, l'enclave de Tourinnes-Beauvechain, dans ce duché. Le fait explique comment et pourquoi Hougaerde, avec Tourinnes et Beauvechain, restèrent pendant des siècles, la propriété des successeurs de St-Lambert; tandis que la contrée environnante dont Mélin et l'Ecluse, comme on l'a vu, reconnut l'autorité des comtes de Louvain.

En 959, les successeurs de l'empereur Henri I<sup>er</sup>, l'Oiseleur (876-936), partagèrent le duché en Haute et Basse Lotharingie. Celle-ci ou Lothier, comprenait, entre autres, la Belgique actuelle. Après les luttes intestines des descendants de Godefroid le Barbu, et la décadence du pouvoir ducal, le territoire lotharingien se réduisit en quatre Quartiers, dont celui de Louvain, dont Mélin va faire partie, et qui formèrent le duché de Brabant. Le comté de Louvain, à la faveur des troubles qui ne cessaient de se renouveler, lors de cette grande mutation administrative, en Lotharingie, accrut sa puissance et, Godefroid de Louvain fut investi du titre de duc de Brabant et de Lothier. En 1106, enfin la dignité ducale passera à la maison de Louvain, le duché de Lothier disparaissant en 1156. Le souverain va donc exercer son autorité sur le duché de Brabant où Mélin est appelé désormais à s'épanouir. Cette autorité va jouer chez nous, par l'intermédiaire d'un bailli, dans le fief de Louvain. Cet officier, venait parfois à Mélin, chargé de faire parvenir, comme dans les autres communes du ressort, les ordres du souverain; de les faire exécuter, de diriger les affaires judiciaires, bien que la haute justice appartint toujours au prince, c'est-à-dire que pour les cas de l'espèce, nous devions nous rendre à Louvain.



## L'EPOQUE FEODO-COMMUNALE MELIN DANS LE DUCHE DE BRABANT.

Si le régime féodo-communal avait vu la naissance de plusieurs quartiers, sur les débris de la Lotharingie, il avait vu aussi, avec ses franchises et privilèges, la naissance de la commune, autre entité administrative et judiciaire émancipée : sorte de petite république autonome garantie par une charte. Nous voyons donc que cette grande mutation lotharingienne fut doublement déterminante, pour notre village. Il valait la peine de s'y attarder un peu pour bien comprendre la naissance de Mélin, dès son stade embryonnaire.

Nous avons connu, ainsi, en premier lieu, comme premiers successeurs de Godefroid de Louvain, la petite dynastie hésitante dite des "trois Henri" (I, II et III), de 1190 à 1235. Nos populations, décimées par les incursions normandes et les guerres civiles, reprennent vie. La plus grande partie de nos terres, abandonnées, font, à nouveau place à des cultures remarquables par leur fécondité. L'industrie concentrée en Flandre manufacturière et l'agriculture plus prospère dans nos contrées, se complètent et vont créer un besoin croissant de communications. Des milliers de chariots vont conduire, par voie de terre, les marchandises propres à un essor économique remarquable. Nos vieux chemins ne reverront plus jamais tant de convois traverser notre village qui, dès lors, va pouvoir s'affirmer. La transformation sera non seulement politique donc, comme nous avons vu, mais économique : facteurs qui vont déterminer une prospérité croissante.

Il a donc fallu attendre la fin du XI<sup>e</sup>. siècle pour pouvoir situer, sans équivoque, notre village dans l'histoire.

Ce sera, alors, une sorte de résurrection du village oublié, sorti enfin de son cocon où il était depuis des siècles. Son existence se révèle, aux limites du Brugeron, comme nous l'avons

vu, sous le vocable de "Mallum" qui sent si bien la latinité où il a éclos. Deux hypothèses s'offrent pour expliquer ce vocable : Tout d'abord, le préfixe "mel" entre dans un très grand nombre de désignations géographiques, tant en France qu'en Belgique (Meldert, Mellery, Meller) près de nous, entre autres. Ce préfixe, d'origine romane plutôt que celtique ou germanique, fait penser aux "mals", ces assemblées judiciaires ou "plaids" dont Mélin conserve encore le souvenir très éloigné. La description de ces plaids est pleine de détails pittoresques et restent une des principales originalités historiques de Mélin. L'importance exceptionnelle, autant qu'inexplicable, attribuée à ces assemblées, corrobore cette hypothèse; à moins que le préfixe "mel" puisé dans le latin populaire, ne fasse penser à un lieu de douceur et d'agrément, et cette inspiration semble tout à fait justifiée ! Le radical "in", en se référant toujours à la romanité, suppose un lieu de séjour reposant. Ne sont-ce pas là, en effet, les particularités essentielles dont se pare, encore aujourd'hui, notre village, plein de calme et de douceur, d'agrément et de béatitude pour nos Mélinois et pour tous ceux, venus des villes, sensibles aussi au charme particulier de mon village ?

Au XIII<sup>e</sup>. siècle, Mélin fut inclus dans le domaine du duc de Brabant. C'est de cette époque, sous Henri Ier en 1240 exactement, que date le premier bailli de Jodoigne : le chevalier Baudouin, qui aura, désormais, toute la partie orientale du Brabant wallon — dont Mélin — dans sa juridiction. Le bailli était secondé, dans l'exercice de ses fonctions, par un "forestier" ou "sergent". Ceux-ci étaient souvent nommés en récompense des services rendus au prince ou à ses protégés. Les "foresteries" étaient parfois cédées en affermage. Elles étaient instituées principalement pour veiller aux campagnes et à la conservation des récoltes et à les garder, même et surtout la nuit. Il furent à l'origine d'une fonction qui nous est familière aujourd'hui, celle de nos gardes-champêtres. Les services des domaines du prince étaient assurés par un "receveur" domanial

qui cumulait la fonction de surveillant général ou de régisseur. Cet important auxiliaire du bailli était parfois représenté par des " lieutenants " répartis dans le duché, non seulement à Jodoigne mais encore dans les mairies d'Incourt et de Hannut, de même qu'à Jandrain. La tâche importante et fort ancienne du bailli, temporaire, au début, devint fixe et perpétuelle. Le mot " bailli ", qui signifie tuteur, incarne bien ce rôle.

On l'appelait parfois " envoyé " ou " député " ou encore baillif, grand baillif ou sénéchal, sans que rien ne change dans ses attributions. Il administre la justice au nom du prince, sauf dans les seigneuries de premier ordre. Les maires, syndics ou drossarts de nos villages dépendaient de lui. C'est à lui qu'il fallait rendre compte des subsides, taxes etc... C'est encore à lui qu'il fallait dénoncer ce qui doit aller à la connaissance du prince. En cas de guerre, il était maître du " fon de cloche " c'est-à-dire du tocsin qui devait ressembler les citoyens et paysans qu'il devait encourager verbalement et conduire aux armées. Le bailli Jacques de Glimes remplissait encore ces fonctions qu'il exerça la dernière fois, au cours de l'histoire de notre village, lors de la guerre des Paysans, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous la domination française.

Le baillage qui nous intéresse représentait sans doute l'étendue des possessions des comtes de Duras et, à une époque plus ancienne, une subdivision d'un grand " pagus " de Hesbaye. En effet, dès le début du XI<sup>e</sup> siècle, ce grand pagus appartenait à Erlande, la fondatrice de St-Médard, dont la fille unique nommée Ode épousa Othon, de la maison des comtes de Loov. Les successeurs de ceux-ci portèrent le titre de comtes de Duras, selon le château et le domaine qu'ils occupaient à Duras, près de St-Trond. Les seigneurs de Loov occupent une place importante dans l'histoire de notre pays. La puissance féodale de cette famille remonte très haut, dans la nuit des temps, au IX<sup>e</sup> siècle, dit-on, et s'étendait fort loin en dehors des limites de leur souveraineté et, notamment, comme on le voit, sur plusieurs seigneuries importantes du Brabant, dont Jodoigne et l'est du Brabant wallon.

Liée désormais à l'histoire du Duché de Brabant, notre commune mentionne, à l'époque des " Trois Henri " l'existence d'une famille noble identifiée à la terre de Mélin. Elle fut éphémère, semble-t-il, car on ne mentionne vaguement que quelques chevaliers de Mélin : un Ségard de Mélin, par exemple, lié à l'abbaye de Villers, au XII<sup>e</sup> siècle ou, encore, un Godefroid de Mélin, donateur aux abbayes de la Ramée et de Florival, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, de la dîme et du patronat de l'église, et qu'il avait tenu en fief, jusque là, d'Arnoul, sire de Wésemael : maréchal héréditaire de Brabant. Les barons de Wésemael, famille des plus illustres et des plus puissantes du Brabant, avaient parmi leurs hautes attributions, la dignité de tuteurs des ducs, pendant leur minorité. Ils furent les premiers à prêter serment à Godefroid de Louvain et à servir les ducs comme généraux, dans toutes les guerres. Deux siècles plus tard, un autre Arnoul de Wésemael devait se faire tuer, en 1302, à la fameuse bataille des Eperons d'or, avant que survienne, en 1464, l'extinction de cette race des Wésemael qui avait joué un rôle important dans l'histoire du Duché de Brabant et de notre village, en particulier. Cette donation de Godefroid de Mélin, aux deux abbayes mentionnées, faite avec l'assentiment de son suzerain : Henri Ier, date de 1228, selon la lettre adressée par Arnoul à Hugues de Pierpont, évêque de Liège. Nous connaissons, en plus, la confirmation de ce transfuge, qui élimina très tôt les Wésemael du domaine de Mélin, par une charte de ce prélat du mois de novembre 1228 et par les bulles des papes Grégoire IX et Clément IV, datées, la première, de Pérouse, le 9 août 1229; la seconde, de Viterbe, le 30 mai 1267.

Toutefois, pour constituer l'indivisibilité de la part de la dîme attribuée à l'abbaye de la Ramée, il fallut la renonciation des détenteurs laïques de la dîme et autres avantages perçus dans notre village, soit :

- de Mr. Pollar, de Louvain (charte du 25 avril 1241)
- plus tard, de Henri et de Arnoul de Ortebeke ou Oorbeek,
- de Hugues d'Heylissem ou Hellecyn, à l'époque, soit en



1250, selon la bulle du pape Clément IV également datée de Viterbe, le 13 juillet 1267; et, encore, du chevalier Lambert de Corbeek (charte de juin 1229).

Une seigneurie particulière de Hodebierges (extrémité nord de Sart-Mélin) a joué un rôle à part, semble-t-il, pendant longtemps; avant même le XII<sup>e</sup> siècle. On a cité un Arnoul de Hodebierges, en 1222, dans une cession, à l'abbaye d'Aulne, de trois bonniers de terres situés à Mélin. On mentionne encore un Heineman de Hodebierges, en 1284, qui, tous, semblent appartenir à une branche de la famille de Huldenberg (Hodebierge étant la forme francisée du terme néerlandais : Huldenberg) dont le beau spécimen de château-fort médiéval, sur les bords de l'Yse, a disparu en 1818, pour faire place à l'aristocratique demeure actuelle des Limbourg-Stirum. Les Huldenberg furent des seigneurs qui comptent parmi ceux qui, comme le Wésemaal, montrèrent le plus d'attachement aux ducs de Brabant. L'un d'eux sauva Henri Ier à la bataille des Steepes, en se faisant tuer pour sauver la vie du prince.

En 1278, le duc Jean Ier avait cédé la plus grande partie de Mélin à son fils Jean II auquel était destinée, en mariage, la fille du roi d'Angleterre : Edouard Ier. Ce souverain brabançon, très versatile, se refusa ensuite et donna Mélin et toutes ses dépendances, avec la justice à tous les degrés, à un tiers, mais spécialement à Gérard de Luxembourg, sire de Durbuy, en vue de "neutraliser" ce comte voisin dans l'opération d'annexion du Limbourg au duché de Brabant. Le cadeau fut même arrondi par tout ce que possédait, manoir seigneurial et terres, Mélin, de son bailli de Jodoigne : Wiris ou Thierrî Loveals de Halay, seigneur de Grand-Hallet et de sa femme : Alice, fille de Heineman de Hodebierges précité. A ce prix, le comte Gérard et sa femme Mathilde de Clèves, cédèrent leurs droits sur le Duché de Limbourg au fils de Jean Ier, le Victorieux, par une charte datée de 1284. Ainsi débuta la seigneurie particulière de Mélin (Mélent, à l'époque). L'acte

par lequel elle fut constituée, rédigé en français archaïque, a été retrouvé, en entier, dans un "vidimus" (ou document conforme à l'original) de 1284 et daté du 24 février 1405, auprès de l'Abbé d'Alne. Il est curieux de voir, ainsi, que les documents historiques, comme les événements, s'enchaînent et, ce fut un hasard particulièrement heureux de retrouver ce document déterminant pour la suite des faits qui ont marqué l'histoire de notre village. A côté de celui de Jean II figurait le sceau de l'échevinage de Mélin qui est "d'azur à pigeon d'argent, becqué et membré de gueules, tenant en son bec une branche d'olivier de sinople", avec légende : S. Commune Scabinorum de Mélin". Il y a lieu, enfin, de donner tout le relief authentique à ce précieux document, en précisant qu'il ne faut pas confondre l'abbaye d'Alne, fondée en 656, sur les hauteurs de Gozée, avec celle d'Aulne, fondée en 651 par St-Adelin, voisine mais sur les bords de la Sambre, à Leernes et dont nous admirons encore les ruines, aujourd'hui. Ce document, déterminant pour notre histoire, avait échappé à la destruction lors de la ruine du célèbre monastère dont les derniers vestiges avaient déjà disparu à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Jean Ier gouverne le Brabant de 1261 à 1294. Victorieux à Woeringen, il amena donc la réunion du Brabant et du Limbourg. Il récompensa les Brabançons de leur courage au combat et de leur dévouement à leur prince, en leur accordant de nombreux privilèges, par ses fameuses chartes ou "keuren", dont celle de Mélin que nous venons de citer. A l'époque, la dime novale (c'est à dire des terres mises en valeur et cultivées) était perçue, pour un tiers environ, par l'abbaye de la Ramée, un tiers pour celle de Florival et l'autre tiers par le curé de l'endroit, soit environ 260 bonniers de 80 ares.

Cette seigneurie, comprenant la totalité du territoire, depuis l'inclusion, dans le domaine réuni sous Jean Ier, des biens que l'abbaye de Villers, celle de la Ramée et de Florival, ainsi que ceux que le seigneur d'Huldenberg, détenaient jusque là, fut donc cédée à un fils de Waleran, duc de Limbourg, et d'Ermesinde de Luxembourg : Gérard de Luxembourg, sire de

Durbuy que nous connaissons. Ce grand administrateur, à la tête de l'important patrimoine, s'arrogea la justice à tous les degrés et tous les droits que le duc possédait dans le village, pour la première fois réuni et prospère.

Dès lors, les titulaires de cette seigneurie habitèrent vraisemblablement le manoir opulent que l'on voit encore, tout rajeuni, près de l'église, et qu'on appelle encore la "cense du seigneur"; au moins, y firent-ils de nombreux séjours.

Le domaine de Mélin échut ensuite à une des filles de Gérard, Mathilde, puis à son mari : Baudouin, sire de Fontaines, mort en 1295. C'est sous leur règne que fut installé le premier curé figurant dans les annales de Mélin : Cymon de Jodoigne, chanoine de Louvain, en 1290, mais la liste complète des curés et des vicaires date seulement de 1440. Plusieurs Fontaines vont, par la suite, être amenés à la tête de notre village jusqu'en 1508. Il faut donc faire une place à part, ici, à la seigneurie de Fontaines d'où sont issus cette lignée et qui fut longtemps disputée entre les comtes de Hainaut et le prince de Liège. Dès le début du XII<sup>e</sup> siècle, cette terre appartint aux seigneurs mêmes de Fontaines dont le domaine passera, plus tard, aux Hénin, aux d'Argenteau et aux Rohan. Le domaine prit le nom d'Evêque "après 1260, lorsque Nicolas, seigneur de Fontaines, devint évêque de Cambrai duquel nous dépendions, au spirituel, à l'époque. Les Fontaines, de ce fait, acquièrent une notable importance et une expansion foncière qui touchèrent notre village. On s'interrogeait sur le "S" final des Fontaines si l'origine de leur ville n'eut été concentrée sur un territoire où jaillissaient plusieurs fontaines importantes, d'où souci de ponctualité dans la généalogie des Fontaines. Leur château, flanqué d'une belle chapelle gothique, subsiste toujours.

Le fils de Baudouin, également un Baudouin de Fontaines, hérita du domaine, en 1312, pour passer ensuite à sa fille Elisabeth et à son mari : Jean de Condé, sire de Morialmé. L'aïeul de celui-ci est célèbre pour avoir été proposé comme premier prince-évêque de Liège, par le chapitre et avec l'agrégation de l'empereur, en 1021. On sait qu'il refusa en faveur

d'un de ses serfs, nommé Durand, devenu un savant. Outre cet héritage, Baudouin encaissa, en plus, en 1357, la somme de 150 écus du duc de Brabant, en reconnaissance de ses services rendus à ce prince. Le château seigneurial de Morialmé subsiste encore. Il est du XIII<sup>e</sup> siècle et sert d'école. Un frère de ce Baudouin : Jean de Fontaines, était seigneur de Sébourg, près de Roisin, mais en France, siège du comté de Hainaut.

Robert de Condé, le fils de Jean, releva de la terre de Mélin qui échoit ensuite à son fils : Jean de Morialmé, en 1358, complétée, dès lors, par la terre de Gobertange, acquise de Jean de Dongelberg dont la famille détenait ce fief depuis fort longtemps. Notez, en passant, que ce Jean de Dongelberg n'était autre que le fils de Jean Meeuwe : fils naturel de Jean I<sup>er</sup>. le Victorieux, lui-même.

Un des membres : Gobert, avait donné son nom à cette dépendance importante qui devint ainsi Gobertange, ou habitation de Gobert. Cette famille des Dongelberg est très ancienne et, dès 1107, elle apparaît, avec Rodolphe, dans une charte par laquelle il cède, à l'abbaye d'Afligen, de grands biens qui lui appartiennent, à Zellick. Un Henri figure dans une autre charte du duc de Brabant, de l'an 1134, tandis que Guillaume, son frère, cède, à cette même époque, la ferme de Wahanges à l'abbaye d'Averbode, en 1154. Dans un diplôme daté de 1148, ce même Henri et sa femme Ide, avaient déjà gratifié l'abbaye de St-Laurent de Liège de cette terre de Gobertange, à Mélin.

Après Jean de Morialmé, Mélin, quelque peu morcelé, retourne à un descendant de Jean de Fontaines : Baudouin de Fontaines (le troisième) qui combattit à Batsweiler, mort en 1398.

Son fils, également Baudouin de Fontaines (le 4<sup>e</sup>.) releva de la terre de Mélin, en 1403. Mort sans enfants, le village échut à son frère Jean qui, tué à Azincourt, en 1415, fit passer la seigneurie de Mélin à un cinquième Baudouin, sire de Fontaines et de Mélin, en 1420, après de sérieux démêlés avec



le duc Jean III. Ce souverain brabançon avait fait saisir, par deux fois même, la seigneurie de Mélin : Baudouin ayant maladroitement soustrait celle-ci à l'autorité du duc pour la céder, en partage, à une de ses deux filles. Dès 1440, le litige fut vidé et Mélin fut enfin rendu à Baudouin, dit Baudouin de Sébourg, seigneur de Fontaines et de l'Ecluse.

## XI.

### MELIN DANS LE TOURBILLON DE LA REFORME.

(XIV<sup>e</sup>. s.)

Ces années du début du XV<sup>e</sup>. siècle furent des plus sombres de l'histoire du village. Après des guerres civiles, il se releva quelque peu sous Charles-Quint, pour connaître à nouveau la dévastation des guerres de Religion.

La lignée des Fontaines continua jusqu'en 1508, par un sixième Baudouin de Fontaines, puis par un Guillaume, fils de Baudouin et, également seigneur de l'Ecluse.

Guillaume, mort sans enfants, laisse Mélin à son neveu : Baudri, sire de Roisin, en 1508, qui avait marié une Fontaines. Roisin datait déjà du VIII<sup>e</sup>. siècle et sa seigneurie fut une des 44 baronnies de Hainaut et dont les titulaires portaient le nom du village. Le dernier descendant des Baudri : Félicien, tomba au champ d'honneur, en Russie, en 1812. En 1559, Baudri revendit Mélin au chevalier de Hamal qui, en 1555, le transmit, à son tour, au chevalier Claude Bouton. L'importante seigneurie de Hamal avait pour siège le beau château de Hamal, à Russon : ancien fief brabançon, de la maison de Louvain, enclavé dans le pays de Liège. Ce fut le domaine des Waroux, célèbres pour la guerre qu'ils soutinrent contre les d'Awans et qui fit 32.000 victimes.

Le fils de Claude : Thierry Bouton, seigneur de Corbaron, converti à la religion réformée et ayant adhéré à la ligue contre Philippe II, et l'Espagne, prit la fuite. Ses biens furent confisqués en 1568 par le duc d'Albe. La même année, campée autour de Jodoigne, l'armée du prince d'Orange occupa Mélin qui fut soumis au pillage. Bouton lui-même, et ses cavaliers, y logèrent, participant honteusement au partage du butin. Il incendia l'église, brûla les écrits et les registres de la cure et fit vendre celle-ci. Les curés durent, désormais, s'établir dans une maison pastorale, sise sur la Place. Le curé lui-même, François de Buret, accusé d'avoir montré trop de zèle à défendre de " rompre les images ", comme l'imposaient les iconoclastes, dut s'enfuir et se réfugia, dit-on, en Hollande où il serait devenu évêque de Deventer. Cette haute distinction fut cependant contestée. Un ancien registre de baptêmes semble avoir guidé les érudits vers une erreur : notre curé s'appelait, en réalité, France Bure. Il y eut vraisemblablement deux Gilles de Buret, plus exactement : du Mont de Buret, qui remplirent de hautes fonctions ecclésiastiques. Ils étaient issus d'une famille foncière qui a compté de belles alliances et qui descendait du chatelain de Jodoigne.

Fin du XV<sup>e</sup>. siècle, un Jean du Mont, chatelain de Genappe, acquit la seigneurie et le manoir de Buret, situé à la sortie de Thorembs-St-Trond, vers Perwez, Gilles du Mont lui succéda et mourut en 1549, laissant deux fils :

- 1<sup>o</sup>) Jean, créé chevalier par le roi Philippe II, et
- 2<sup>o</sup>) Gilles, dominicain, qui, après avoir été gardien des Récolets, à Louvain, accéda au provincialat de cet ordre pour la province teutonique et, enfin, évêque de Deventer, en vertu de lettres patentes du 23 octobre 1570. Il mourut à Zwolle, le 26 mai 1576, après une administration tourmentée de son diocèse hollandais.

Jean eut deux fils qui se distinguèrent de façons très différentes :

- 1<sup>o</sup>) Antoine du Mont de Buret, capitaine dans la carrière militaire;

2<sup>e</sup>) Gilles du Mont de Buret, le troisième du nom, qui devint vicaire-général de l'évêché de Deventer, en 1587, puis doyen général de Lierre.

Nulle part, dans la généalogie des Buret, il n'est fait mention d'un François ou de quelconque autre Buret qui aurait pu être titulaire de la cure de Mélin. Il n'y a donc lieu de n'apporter qu'un crédit très relatif à cette affirmation et, il semble, au contraire, ne devoir attribuer aucune notoriété à ce nom, cité pourtant par l'histoire. A peine moins heureux, le chapelain : François de Gielle, n'échappa à la mort qu'en se cachant dans une cheminée !

## XII.

### LA PERIODE ESPAGNOLE : L'HUMILIATION.

En abandonnant les Pays-Bas à Philippe II, en 1555, Charles-Quint nous impose le pouvoir despotique des gouvernements espagnols. Ceux-ci nous gratifient, en outre, non seulement de garnisons, mais de toute une noblesse " importée ", contre le vœu des communes belges. On conçoit le vif mécontentement de notre propre noblesse, évincée et destituée des provinces et des communes. Les autorités espagnols se préoccupèrent, avant tout, de ce qui pouvait leur être exclusivement utile. Le règne de Charles-Quint, qui ne fut pas brillant, fut guidé, avant tout, par les intérêts égoïstes de sa famille. Les campagnes fourmillaient de brigands qui se recrutaient parmi les soldats déserteurs et les populations malheureuses et démolies par les troubles endémiques. A Mélin, l'administration fut exclusivement confiée aux " étrangers " espagnols. Les privilèges de notre commune, scellés par la charte de Jean Ier furent suspendus ou entièrement supprimés. On vit se déployer, à la tête de notre paisible bourgade, toute une lignée de petits seigneurs despotes, formés à l'image des autorités de Madrid.

Il y avait eu, pourtant, les âpres traités de paix conclus entre les Etats-Généraux et le prince d'Orange qui permettait aux émigrés de rentrer en possession de leurs biens.

Mais la lignée espagnole s'impose d'abord avec Barbe Lopez, devenue veuve de Thierry Bouton et retournée à la religion catholique.

Elle lègue Mélin à ses trois filles : Sabine, Marie et Jeanne, en 1577. Elles découvrirent un Mélin vidé, pillé et dont le reste des habitants demeura aux prises avec une terrible maladie contagieuse, jusqu'en 1580. La ruine ne fut jamais aussi consommée. En rentrant en possession de son domaine de Mélin, en 1576, Barbe Lopez avait trouvé ses villageois plongés dans le dénuement le plus complet. Une belle pierre tumulaire perpétue le souvenir de cette grande dame : Barbe Lopez de Villenove, trépassée en 1622 : elle se trouve toujours dans la sacristie de gauche, à l'église : Ici gist Dame Barbara de-Villenove, femme qui fu — de Messir Thiri Bouton, chevalier et seigneur — de Mélin, laquelle est-trépassé le 29 de-décembre l'An 1622 " priez Dieu pour son âme ".

Sabine épousa Jean de Cordova, capitaine au service des archiducs Albert et Isabelle. A la détresse générale, sous ce règne, s'ajoutèrent les méfaits d'une troupe de vagabonds et d'escrocs dont le chef sinistre était le fameux Jean de la Roche : un Français intrus. Une sorcière redoutable nommée Isabeau Henrion vint compléter la terreur qui sugmergeait Mélin, aux premières années du XVII<sup>e</sup> siècle.

La multiplication de ces accusations de sortilège, accusations qui n'étaient d'ordinaire que la suite d'odieuses calomnies, ou de déplorables superstitions, fut un véritable fléau, au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Les accusés étaient presque toujours des femmes dont l'unique crime était de vivre dans la misère et l'isolement ou d'avoir perdu la raison. Chacun savait, qu'une fois soupçonné, on était condamné et que, si on ne disait pas oui aux questions posées par le tribunal, la torture était là pour arracher des aveux aux plus innocents. Rien qu'en 1608, neuf sorcières furent brûlées au bois du Gailleroux. Après



ce règne frustré des archiducs Albert et Isabelle, on eut enfin honte de tant de cruautés et on laissa désormais aux ignorants la croyance à la sorcellerie.

Dans cet immense désarroi, un espoir inattendu s'était cependant fait jour : il s'agissait de la présence de minerais de fer repérés sur notre territoire, à un endroit qu'on appelle encore " la minière " aux confins de la limite de St-Remy-Geest et de Gobertange. Hélas, les recherches ne répondirent pas aux espoirs vite déçus. La teneur du minerai et la technique de traitement n'ont pas pu concurrencer les hauts-fourneaux mosans. Celui de Mélin, établi à grands frais, n'eut qu'une activité éphémère et fut démoli en 1597. Détresse supplémentaire, en 1601 et 1602, lorsque les soldats mutins d'Albert et Isabelle prirent et saccagèrent Jodoigne et Mélin et les autres villages environnants qui eurent, tous, beaucoup à souffrir. Plusieurs d'entre eux, ainsi que quelques châteaux, furent livrés aux flammes. Heureusement, le vieux bailli du Brabant-wallon : Jacques de Glimes, nous sauva du désastre complet. En cette circonstance difficile, il se conduisit vaillamment, à la tête de paysans de son ressort, mis sous les armes et qui sauvèrent, du moins, une partie de la contrée.

Le fils de Sabine, Don Juan de Cordova, étant mort sans postérité, Mélin fut parragé, par tiers, entre ses trois neveux, en 1626. C'est sous cette seigneurie, que fut bâtie la chapelle Notre-Dame-au-Baty, par Antoine de Beauclé, curé de Mélin, dont la pierre tombale orne le pavement.

Le domaine de Mélin fut, à nouveau, réuni, en 1653, sous Anne de Cabiro d'Espinosa, nièce de Diégo, un des neveux de Don Juan de Cordova. Cette nouvelle dame de Mélin donna, enfin, la seigneurie à son fils : Philibert de Sotomayor, en 1656, créé marquis de Mélin par lettre datée de Madrid le 23 août 1655, en reconnaissance des services rendus par son aïeul : François de Sotomayor, tué à la bataille des Dunes. Ce fut sous le règne de ce marquis de Mélin, en 1667 et 1668, que des ravages sans précédent décimèrent la population. En effet, de nombreuses personnes moururent des atteintes de la peste.

Beaucoup d'habitants, abandonnant leurs maisons, allèrent habiter sur les hauteurs et dans les bois où on leur apportait des vivres, sans communiquer avec eux. Le fléau, qui était, en réalité, une fièvre typhoïde grave, dura de septembre 1667 à août 1668. Relevé peu à peu de ses ruines, Mélin compta même un nombre enviable de belles " censes " et de maisons cossues, lorsque commença la terrible guerre de la Ligue d'Augsbourg, en 1686. Celle-ci mit aux prises, comme on sait, le roi de France Louis XIV et la ligue européenne dite " d'Augsbourg " dressée sous l'impulsion de Guillaume III, stathouder de Hollande, appelé au trône d'Angleterre. Le marquis de Boufflers, au service du Grand Roi, sema la destruction dans tout le Brabant-wallon : singulière façon de s'attirer la sympathie de cette province de Brabant, revendiquée par le roi Louis XIV, de par son mariage avec Marie-Thérèse, fille du roi d'Espagne : Philippe IV. Mélin perdit 23 de ses plus belles maisons, ainsi que la cure et la Grande Brasserie qui faisait sa gloire, à l'époque. Les ruines, à peine relevées, la plupart des maisons furent, à nouveau, livrées aux flammes par les Français, campés au nord, vers Beauvechain, Tourinnes et l'Ecluse. Point de passage des armées dont les convois incessants reliaient Louvain au camp des Alliés de Ramillies, le fourragement des habitants fut permanent, surtout en 1692, pendant le siège de Namur. En 1694, il ne restait que quelque 300 habitants ayant grand peine à pourvoir à leur subsistance, les réserves de grains entreposés à Jodoigne ayant été pillées par les Français, à plusieurs reprises. Les autres avaient été forcés d'émigrer, terrassés par la famine implacable de 1696. De cette époque ténébreuse date pourtant une initiative administrative très utile : les registres paroissiaux officiels furent établis, en 1695 pour les baptêmes, 1696, pour les décès; en 1700, enfin, pour les mariages. Ces registres étaient exclusivement mis à jour, jusque là, par le curé de la paroisse qui garda encore ces attributions jusqu'en 1792. De 1688, date également la première gilde de l'arc, affiliée à la gilde principale de Louvain : première manifestation sportive à Mélin. Sur l'écusson de la société : " de Gueule à croix d'argent cantonné de quatre

petites croix de même", figurait, à gauche, un écu : de gueules à face d'argent (emblème de la gilde de Louvain), avec mention : "SebasTianUs VerkrIght de Croon Van Martelaer".

C'est dans cette détresse latente que Francisco, le dernier fils de Philippe de Sotomayor de la ville de Louvain (c'est à dire responsable du pouvoir exécutif) et professeur à l'Université. Il était seigneur-possesseur des domaines jumelés de Ter-Hofstadt et de Hodebierges, à Sart-Mélin, et de la ferme, aujourd'hui disparue, de Scimpré, sous l'Ecluse : sorte de gratification inattendue, reçue des derniers émissaires de Madrid, évincés des Pays-Bas par le fameux traité de la Barrière, en 1715. En effet, ce legs avait été consenti, en réalité, effectivement, par la mère de Francisco, instituée légataire universelle, morte en 1722, après avoir testé, en secret, en faveur de Van der Laen, seigneur de Bisco, de Ter-Hofstadt et de Hodebierges : du nom des trois domaines en sa possession, dans presque la totalité de la partie nord de Sart-Mélin.

### XIII.

#### LA PERIODE AUTRICHIENNE : LE DESARROI.

(XVIII<sup>e</sup> s.)

Désormais soustraite à la domination espagnole, la terre de Mélin va tomber sous le nouvel occupant autrichien. Mais Charles VI sera un tout autre administrateur, plein de bon sens, qui va rétablir et nous garantir formellement les privilèges, franchises et libertés des habitants. A Mélin, le pouvoir local ira à celui qui, selon la loi historique, s'était imposé à la communauté par ses services rendus, à celui aussi qui avait toujours, devant l'"occupant" espagnol, symbolisé discrètement la résistance, soutenu le sens civique, l'amour du terroir, parmi la population et pressenti par celle-ci, d'ailleurs : Philippe-Jacques Van der Laen : seigneur distingué, plein de zèle, qui

présidera désormais à nos destinées, dès 1722. Protecteur des lettres, il lui revient l'honneur d'avoir ouvert la première école, à Mélin, en 1735. Dès lors, le clerc ou le marguillier, fut tenu d'y faire donner l'instruction aux enfants, dans la foi catholique. Cette heureuse initiative complétait l'œuvre ancestrale des responsables de Mélin, dans le domaine de la charité et de l'accueil des orphelins et des vieillards indigents, car un hospice, à charge de la communauté, existait depuis les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle. Van der Laen autorisa, en outre, le curé Walter Genin, en 1728, de reconstruire le presbytère actuel, sur les ruines de la maison qui en tenait lieu depuis 1690, avec l'autorisation de l'évêque de Malines : c'est la coquette demeure que l'on voit, aujourd'hui, avec son bel encadrement de porte Louis XIV, surmonté d'un œil de bœuf. Le curé leva, à cet effet, un capital de 1000 florins de change, somme qu'il affecta sur la dîme pastorale. Van der Laen fut le véritable père de l'administration moderne de Mélin. Sa seconde fille épousa, en 1792, Jean de Limpens dont la fille Jeanne-Marie de Limpens épousa Jean-Joseph de Robiano, mort à Anvers, en 1785.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle, grande époque de tâtonnements et de désarroi, fut, pour Mélin, celui des luttes intestines qui mirent maintes fois aux prises les habitants entre eux.

Il y eut, tout d'abord, l'affaire de la Grande Brasserie qui opposa le seigneur, dom Francesco de Sotomayor, à ses administrés : le monopole de la vente de la bière était revendiqué par ce seigneur, alors que les habitants faisaient valoir leur franchise immémoriale à cet égard. Fait curieux, à cette époque d'arbitraire, une sentence du Conseil du Brabant, rendue le 20 mai 1733, rejeta la requête seigneuriale. La brasserie du village, ou Franc-Cabaret, renommée aux alentours, put continuer son activité, aux seuls bénéfices de la communauté. Elle s'élevait à l'endroit qui porte, encore aujourd'hui, la dénomination "à la Brasserie" (maison Fronville), au carrefour des anciens chemins de Jodoigne à Louvain et la "Voie des Hougaerdiens", coin N-O, au centre du village. Les querelles et les



rixes furent fréquentes et, un nom domina longtemps la rumeur publique par la terreur que fit régner sur le village le tailleur de pierres : François Rivage. Son comportement redouté le rapprochait d'un despote intraitable et d'un truand. Personne n'osait le contredire, encore moins le provoquer, de crainte d'être tué ou de voir sa maison livrée aux flammes ou mise à sac. Les Mélois respirèrent en apprenant, en fin, son emprisonnement à vie, en 1777.

La Révolution brabançonne de 1789 vint encore attriser ces querelles : le seigneur de Limpens étant Joséphiste, épaulé des Meulemans, les marguilliers, la plupart des habitants étant patriotes, soutenus par le curé. L'Empereur était depuis longtemps établi que ses partisans et ses adversaires empêchaient encore la tranquillité du village. A maintes reprises, des rixes ont eu lieu, avec échange de coups de feu et d'insultes. Les habitants de Mélin ont maintenu longtemps cette réputation de contestataires et de frondeurs notables; et, il n'y a pas très longtemps encore, toute rixe de kermesse, dans les environs, voyaient ordinairement l'intervention impromptue d'au moins un Mélois. Estimation à ne pas admettre dans un sens exclusivement péjoratif car, après les péripéties mouvementées du village, tout au long des XVI<sup>e</sup>. au XVIII<sup>e</sup>. siècles, ils surent toujours faire prévaloir un attachement sans équivoque à leur honneur...

#### XIV.

### LA DOMINATION FRANÇAISE ET LA "RESISTANCE" (XIX<sup>e</sup>. s.).

Les deux invasions françaises et la conquête de la Belgique anéantirent l'ancienne organisation municipale. Mélin fut inclus dans le canton de Jodoigne du département de la Dyle. Les troubles de l'an VIII agitèrent le nouveau canton. Mélin, comme Jodoigne, fut un instant occupé par l'an des chefs insurgés qui

n'était autre que Constantin de Roux-Miroir, poétisé par Henri Conscience, dans son livre "La guerre des paysans", où il l'a transformé en un général de race noble baptisé du nom de Constantin de Roux-Miroir. Chassé de nos villages par les colonnes républicaines, il fut fait prisonnier, condamné à mort et fusillé à Tournai, le 3 février 1799, âgé de 52 ans. Les restes de sa bande devinrent plus nuisibles qu'utiles, n'hésitant pas à revenir piller plusieurs de nos fermes.

#### XV.

### LE XIX<sup>e</sup> SIECLE : L'INVENTAIRE RELIGIEUX ET AGRICOLE.

C'est encore à cette époque troublée de la fin du XVIII<sup>e</sup>. siècle, le 20 avril 1776 exactement, que se tint, sur la Place, le plaid mémorable qui décida de la reconstruction de l'église dont l'état de vétusté offusquait les habitants. L'abbaye de la Ramée et celle de Florival ayant le patronat, ou la collation, de la cure, l'avocat Schonert et l'architecte Jaumotte étaient les mandataires qui représentaient ces institutions monastiques. Ils présentèrent les plans qui furent approuvés par la communauté, à part quelques détails. Chacun offrit ses bras, les fermiers, le charroi, pour acheminer les matériaux sur place, et l'édifice actuel, dédié à la Visitation de la Sainte-Vierge, fut commencé en 1777. Il fut probablement terminé en 1780, selon le date mentionnée à l'intérieur de la tour. Sa situation, sur un plateau élevé, lui donne une allure imposante. La tour est en pierre de Gobertange. Elle renferme trois cloches pesant, ensemble, environ 2.500 kilos. Seule, la plus petite appartenait à la communauté. Les deux premières furent enlevées et fondues par les Allemands, en 1943 et remplacées, après la guerre, par deux nouvelles, de caractéristiques et de poids sensiblement les mêmes. Le mouvement d'horlogerie perfectionné n'est pas une exclusivité de la mécanique moderne, car, en 1869 déjà, un



*L'Eglise et la ferme du Seigneur.*

appareil électrique du système Michiels actionnait l'horloge, aujourd'hui hors d'usage, mais qui a fonctionné fort longtemps avec une précision remarquable. Le fonctionnement était commandé par câble sur une horloge-régulateur qui était placée dans la sacristie de droite.

L'aspect extérieur de ce temple est d'un néo-classicisme sobre. Il abrite une nef Renaissance, d'ordonnance basilicale, c'est à dire sans transept. L'édifice actuel a remplacé un vaisseau roman qui a fait, pendant des siècles, l'admiration des alentours, avec ses multiples chapelles dédiées à St-Jean, St-Roch et la Ste-Croix; des tableaux et de nombreuses statues. L'intérieur présente un chœur lambrissé de chêne sculpté en motifs Renaissance (arabesques et grotesques) groupant, en trophées, les principaux attributs liturgiques. Le Baroque domine dans les trois autels. La nef est séparée des bas-côtés par deux rangées de colonnes doriques.

Au banc de communion : de curieux angelots et un âne toisonné de laine. Le rétable de l'autel principal est rehaussé d'une peinture d'Herbot, exécutée il y a un peu plus d'un siècle : elle représente la Sainte-Vierge, couronnée par un ange et présentant le rosaire à St-Dominique, agenouillé. Témoins importants de la Renaissance dans notre pays, les orgues, d'une valeur exceptionnelle, et d'une conservation impeccable, sont de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup>. siècle. Les fonds-baptis-maux — style Louis XIV — en pierres de Gobertange, proviennent de l'église précédente, comme d'ailleurs, la Madonne du rétable de l'autel de droite, disparue. Des objets du Saint-Office sont à mentionner, pour leur grande valeur : un ostensor ogival, un ciboire et deux vieux calices de 1641 tout orné de figurines finement ciselées. Un beau calvaire orne l'entrée du cimetière. Il a remplacé un autre, élevé aux frais du seigneur auquel l'évêque de Namur avait accordé de larges indulgences.

Seul patrimoine artistique de la commune, symbole d'une époque prospère et d'une foi vive, l'église avait coûté 30.208 florins : somme énorme, à l'époque. La collation de la cure appartenait, pour les  $\frac{3}{4}$ , aux abbayes de la Ramée et de Florival; le reste à celle de Villers et d'Averbode. Le curé accumula péniblement 1.088 florins provenant annuellement de la grande et de la menue dîme. Ces ressources ne comblèrent pas le coût de l'édifice et il est probable que des dons importants ont dû affluer, pour combler cette somme. Ceux provenant des Robiano, successeurs des Van der Laen, furent déterminants, dans la liquidation de cette somme importante. D'autre part, la tradition en vogue depuis toujours, voulait que la noblesse fasse célébrer régulièrement des messes à leur intention, à charge, pour eux, de doter l'église, ou parfois les chapelles, de bénéfices. Dès 1500, on mentionnait déjà les bénéfices dits de Ste-Catherine (ou de St-Jean-Baptiste); celui de la Sainte-Croix et, enfin, celui de St-Nicolas, plus la marguillerie. Les deux premiers avaient 11 verges en propriété et restèrent longtemps grevés de l'obligation de célébrer une messe par semaine. Deux autres messes hebdomadaires dites en l'honneur de Ste-Anne



furent instituées au début du XVI<sup>e</sup>. siècle déjà par les paroissiennes aisées : Marie Collay et Marie Delmot. Sous l'occupation espagnole, Mme de Bénévides, marquise de Melin, affecta à son tour, 1000 florins pour chanter une messe hebdomadaire du Vénérable ou du St-Sacrement et, par testament postérieur, encore 1000 autres florins pour la messe matinale des dimanches et jours de fête. C'est ainsi qu'alors, chaque jour de la semaine, la messe impliquait une autre notion "payante" que de nos jours et contribuait, dans une certaine mesure, à la construction et à l'entretien de l'église.

A noter aussi que la paroisse n'a pas toujours eu la même étendue que la commune. Elle s'étendait autrefois sur la ferme de Wahanges et 5 maisons de l'Ecluse. Trois diocèses se la partageaient, jusqu'à la Révolution : celui de Liège détenait la chapelle au Baty et celui de Namur, l'oratoire de St-Pierre, construit sur le cimetière, à côté de l'église et disparu aujourd'hui.

Pour compléter l'inventaire religieux de la commune, il faut encore mentionner quelques chapelles et oratoires, disséminés sur le territoire qui, tous ont aussi leur histoire :

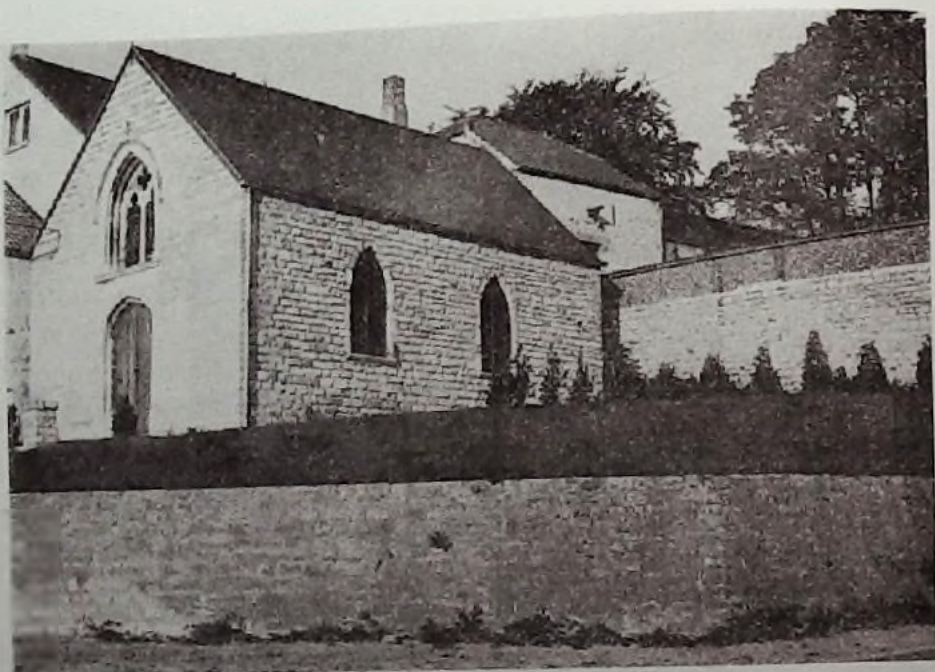
Au hameau de Gobertange, tout d'abord, subsistaient les ruines d'une chapelle gothique dédiée à Ste-Marie-Madeleine, élevée par les tailleurs de pierres de l'endroit, en 1856, aux frais des habitants du hameau. Jusqu'à ces derniers temps, les murs, sur le point de s'écrouler, présentaient une fenêtre trilobée : image très pure du gothique rayonnant. Elle avait remplacé une vieille chapelle qui existait déjà en 1471. Le terrain adjacent servait de cimetière et de nombreux ossements furent retrouvés sous l'ancien chœur. Altière, sur sa butte dominant la route de St-Remy-Geest, victime de la négligence et de l'abandon, ce gracieux petit temple ne laissait plus rentrer, entre ses murs tristes, que les intempéries. Les blessures étaient trop profondes, semblait-il, pour pouvoir un jour espérer une



*La chapelle Ste-Marie-Madeleine en ruines.*

résurrection. Chacun souhaitait pourtant voir les pierres mémorables, lamentablement éparpillées aux pieds des murs, reprendre leur place et voir ainsi l'oratoire le plus attachant de la commune renaître dans son aspect d'autrefois : heureuse adaptation de la pierre de Gobertange au style gothique. Chaque paroissien comprit enfin que cette meurtrissure béante ne pouvait plus subsister. C'est grâce au dévouement du curé de la Serna et à l'enthousiasme et à la générosité de toute la population, que la restauration générale a pu être menée à bonne fin, en 1974. La grotte ornée d'une belle statue de Ste-Marie-Madeleine pleurant ses péchés, élevée en 1857, par la famille Wéry, a malheureusement disparu. La statue orne actuellement une minuscule chapelle murale enclavée dans une maison particulière, dans le fond du village.





*La chapelle Ste-Marie Madeleine, restaurée (1973)*

La chapelle Notre-Dame-au-Baty fut élevée également en 1856, près d'un carrefour formé par les anciens chemins de Nivelles, des Beaux-Prés et de Mélin à Sart-Mélin, à 400 m. N-O de l'église paroissiale. Elle est dédiée à l'Annonciation de la Vierge de la Paix, de la Concorde et du doux repos. Une belle céramique moderne orne le petit rétable de l'autel. Elle a remplacé un premier oratoire construit en 1632 par le curé Antoine de Beaule, dans la cour d'une ferme. Des bruyères entrecoupées de beaux pâturages l'entouraient, alors, d'où le nom de " Beaux-Prés " donné au chemin qui y aboutissait, vers le nord; par opposition à celui remontant vers l'église et bordé d'une belle drève.

La chapelle Ste-Livine, ou Wivine, construite à l'extrémité des Maisons du Bois, vers Beauvechain, est de 1726. Elle est visitée pour implorer la guérison du bétail. L'intérieur abrite un petit rétable en bois sculpté et des statues de Ste-Wivine et de Ste-Brigitte.



*Ste-Marie-Madeleine pleurant ses péchés.*

A Sart-Mélin, subsiste, depuis des siècles, le petit temple surmonté d'un minuscule campanile, aux murs percés seulement de deux œils de bœuf : c'est la chapelle St-Antoine. Elle eut également son cimetière particulier. La porte d'entrée mentionne la date de 1767 qui est celle de l'érection du temple actuel. Il a remplacé un autre temple dont l'origine reste inconnue. On y célèbre encore une seule messe par an, le 17 janvier, jour de pèlerinage à St-Antoine. On y vénère les reliques de ce saint invoqué par les cultivateurs, pour la race porcine et contre les



maladies contagieuses. Un vieux chemin y conduisait qui s'appelait "voie des ladres". On doit supposer, par là, qu'une ladrerie ou maladrerie, ou encore léproserie, aurait pu exister à proximité. L'intérieur, détérioré par l'humidité, offre désormais des murs délabrés et lézardés. Intacte, toutefois, la belle statue du saint, en bois polychrome de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Un tableau du même saint, peint sur bois, surmonte l'autel. De même une piscine en pierres de Gobertange, du XVI<sup>e</sup> siècle et le mobilier en chêne, y compris le banc de communion du XVIII<sup>e</sup> siècle, sont encore intacts. Une niche abrite encore une statue de la Vierge à l'Enfant, en bois polychrome, de la même époque.

A Sart-Mélin encore, un autre oratoire se blottit sous un petit couvert de taillis, derrière la ferme de la Couverterie : c'est la chapelle Notre-Dame-des-Affligés. Elle fut érigée, en 1835, par la fermière de la Couverterie : Madame Doque, veuve Loriers. Abandonnée, en attendant la ruine complète, le toit s'est effondré et laisse rentrer la pluie et le vent. Autres ruines à ajouter à ce triste bilan, fruit de l'insouciance des hommes et de la négligence à tous les niveaux : le petit oratoire de St-Roch, disparu, aux "Cinq-Etoiles". Pour ces petits oratoires qui ont concentré la ferveur de nos aïeux, on ne peut que souhaiter la continuation de cet élan de renouveau et de restauration qui anime actuellement la paroisse. Quelque minuscules qu'ils soient, ils méritent une attention soutenue, une persévérance dans la tâche à accomplir, comparable à celle qui a permis la splendide restauration de l'église parossiale, elle-même.

Pour reprendre le fil de l'histoire générale, dans le domaine civil, il n'est pas exagéré de dire que, depuis le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle l'histoire de Mélin reste liée aux Van der Laen et à leurs descendants. Le chef de file : Philippe-Jacques Van der Laen, avait très tôt, collaboré à l'administration autrichienne, dans notre pays. Ses services lui valurent l'anoblissement et, le 28 octobre 1716, il est créé chevalier du Saint-

Empire par l'empereur Charles VI. Peu après, comme nous l'avons vu, il fut mis en possession de la terre de Mélin.

La Révolution et l'avènement de la République, de 1792 à 1815, amena à peine un court évincement de la célèbre famille Van der Laen. En l'an III de la République, c'est-à-dire en 1795, Mélin avait été inclus dans le canton de Jodoigne, au point de vue administratif et judiciaire, tandis que le Concordat nous rattachait au doyenné de cette même ville également.

La tourmente passée, Mélin échoit au fils de François-Joseph de Robiano, chambellan de Guillaume Ier d'Orange, qui avait épousé une petite fille de Van der Laen.

Un fils de François a laissé, comme héritier du domaine de Mélin, le second de ses fils : Maurice-Joseph de Robiano, en 1843 commandeur de l'ordre de St-Grégoire-le-Grand, il avait épousé, le 1<sup>er</sup> mai 1843, Marie-Désirée de Hemricourt, comtesse de Grunne et du Saint-Empire. Depuis, sa mort, en 1869, la terre de Mélin appartient à ses héritiers, dont les d'Oultremont. La dispersion du domaine séculaire est intervenue vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

A la longue liste des seigneurs-possesseurs de Mélin, l'inventaire et la description de leurs domaines intervient, comme la suite logique. Cette terre a toujours bénéficié de la cohésion et d'une particularité rares et qui rendaient la seigneurie de Mélin quasi indépendante vis à vis du pouvoir central : en l'occurrence celui des ducs de Brabant. Mairie particulière, elle était reconnue comme une des plus considérables et, économiquement des plus riches et des plus avantagées de Belgique. La féodalité imposait déjà, au seigneur, l'entretien et l'entraînement de plusieurs hommes d'armes, combattants et leurs chevaux. Le beau et vaste domaine de Mélin comprenait, selon le livre féodal de 1440, 29 fiefs d'une étendue évaluée, un siècle plus tard, à 536 bonniers.



*Entrée de la ferme du Seigneur.*

Les grandes propriétés qui perpétuent le souvenir de cette époque seigneuriale sont :

1°) La grande "cense" du seigneur ou de Risbais, voisine du cimetière (côté sud). Bâtie en pierres de Gobertange, dans une ordonnance Renaissance, avec ses fenêtres à meneaux. Autrefois, un beau château à tourelles lui était accolé, entouré de magnifiques jardins dont la reconstitution a été achevée récemment.

Deux incendies : celui du château, en 1736 et une partie de la ferme, en 1760, n'ont pas détruit l'aspect imposant de ce qui reste de cette demeure seigneuriale, citée déjà en 1530. L'affermage de cette exploitation prévoyait, au milieu du XVIII<sup>e</sup>. siècle, l'entretien d'un important troupeau de moutons et de quatre pépinières d'arbres qui ont fait, pendant longtemps, l'admiration des propriétaires des alentours. Le cyclage des cultures y était réglementé et très sévère : le froment, par exemple, reprenait l'occupation d'une parcelle donnée, tous les quatre ans. Le houblon, destiné aux brasseries du village, y était cultivé sur une grande échelle. En bas du coteau, un étang bordé d'une saulée agrémentait encore le site. Cette demeure historique a cédé son domaine agricole à la ferme de Coux, après la première guerre mondiale.

2°) L'aspect de la ferme de la Héséréc, du XV<sup>e</sup>. siècle, représente un caractère féodal plus marqué, avec sa tour-colombier, à contreforts surmontant une porte d'entrée ogivale. L'ensemble forme un carré, autrefois entouré d'étangs. Longtemps propriété du seigneur installé à Risbais, elle est déjà citée, en tant que "ferme de Mélin" ou de la "Hasserie", en 1568. Elle continue à nous représenter un des rares morceaux de cet art médiéval, tout imprégné de lourdeur, inspiré par cet esprit de défense propre au Moyen-Age.

3°) La ferme de Coux ou Blondeau ou encore Malevé, actuellement la plus importante, appartient aux descendants des Robiano : les d'Oultremont. Elle s'élève sur la route vers Louvain, à 200 m. N-E de l'église. Cette vaste exploitation existait déjà en 1703, comme propriété du seigneur de Gottechain : Silvius : professeur à l'Université de Louvain. Elle était exploitée, en 1870, par les Malevé, puis par Mr. Jamar père et fils, et, actuellement, par Mr. Beguin. Elle fut entièrement reconstruite en pierres de Gobertange, en 1734.

4°) L'ancienne ferme Quinot, ou Fortemps, s'élève sur la Place ou ancienne "Strée". Avec son pignon à gradins, elle nous rappelle l'art espagnol du XVII<sup>e</sup>. siècle.





*La ferme Quintoi et le monument aux morts.*

5°) La ferme Périlleux, jadis d'une contenance de 50 hectares, s'élève sur le rebord sud des Maisons du Bois, dominant le "Chavia". Elle a perdu de cette importance, le domaine agricole ayant été, en grande partie, annexé à la ferme Malevé. Son aspect imposant, sur la hauteur, lui donne plutôt l'air d'une demeure de plaisance.

6°) A Sart-Mélin, les communautés ecclésiastiques ont possédé, pendant des siècles, l'importante ferme de la "Couverterie" citée en 1307. Le domaine de cette ferme fut constitué par l'abbaye de la Ramée, de Jauchelette. Cette importante institution monastique, fondée en 1216, par Gérard de Jauche et Ste-Ode de Nivelles, possédait déjà des biens à Mélin, notamment au Neusart (extrémité est, vers Hougaerde), dès 1219 : bien provenant, comme on l'a vu, de la célèbre abbaye impériale d'Inde, près d'Aix la Chapelle. L'existence de la ferme, à cette date, n'est cependant pas encore confirmée. Bâtie en pierres,

elle était, autrefois, couverte de paille. Il existe une controverse étymologique à propos de cette demeure historique : Bâtie, comme le hameau de Sart-le-Couvert, sur des territoires autrefois couverts de bois et de bruyères, (ou "sartages") défrichés en 1250, la dénomination de "Couverterie" semble traduire le sens logique du terme. Une autre hypothèse fait état d'un déplacement annuel, à l'époque des moissons, de sœurs converses de la Ramée vers la ferme qui était de leur dépendance. Le champ contigu à la ferme, vers le sud-est, s'appelle encore "fond des béguines". Ces visites régulières des sœurs converses aurait suscité, de la part des habitants, de l'endroit, l'appellation de "Converterie" ou rassemblement de sœurs converses. Les deux hypothèses sont ainsi étayées d'arguments qui ont chacun leur valeur et qui rendent difficile l'officialisation de l'un ou de l'autre terme. Il semble toutefois que les religieuses cisterciennes de la Ramée, dans leurs écritures, avaient l'habitude de désigner sous le vocable de "Couverterie" leur propriété de Sart-le-Couvert. Bien entendu, la controverse ne change rien à l'importance historique de la ferme en question.

7°) Au même hameau, subsiste encore la ferme historique de Roberti ou d'Awans, voisine (300 m. N-O) de la Couverterie, sur le chemin de Hougaerde à Wavre. Bâtie en briques, couverte d'ardoises, elle forme un grand carré de bâtiments encerclant une vaste cour où on accède par une porte-tour avec pigeonnier et marquée aux armes des d'Awans. Selon la disposition habituelle des anciennes fermes, un côté est bordé par le corps de logis, ici, avec ses sept fenêtres, sans caractère architectural particulier; un autre, par une vaste grange. Il est probable que, comme sa grande sœur de Coux, elle ait appartenu au seigneur de Gottechain, Silvius; puis aux Van Trielle de Bruxelles, vers le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les bâtiments, dans leurs proportions actuelles, furent construits par Philippe-Joseph d'Awans, descendant lointain d'un des héros chevaleresque de la guerre des Waroux et des d'Awans qui ensanglanta nos contrées pendant plus de 30 ans. Ce Philippe-Joseph d'Awans, de même que son père, Richard, avaient pris la qualification de "Sire" ou "Heere" ou encore "Messire" ou



"Jonckeer". La vanité poussant, ils affichaient volontiers à Mélin et à l'Ecluse, cette prétendue descendance de l'ancienne et chevaleresque famille d' "Awans" célébrée par Hemricourt. Les travaux à la ferme furent terminés en 1754. Ce d' "Awans" était seigneur de l'Ecluse. Le château de sa famille s'élevait dans le vallon de la rivière de Schoor, près de l'église.

Dans l'histoire de nos fermes, à Sart-Mélin, les Silvius occupent une place plus éphémère, sans doute, que l'abbaye de la Ramée mais, pour l'étendue des domaines constitués, ils se hissent au tout premier plan, surtout aux XVII<sup>e</sup>. et XVIII<sup>e</sup>. siècles. Leur nom est lié, comme nous l'avons vu, probablement à la ferme de Coux mais certainement à la ferme "al Saux" ou d'Awans, avec 77 bonniers de terres et à une autre exploitation secondaire, disparue, dite "le Sart" ou closière "au Sartage" qui s'élevait près de la lande qu'on appelle encore "au Saurté" avec 48 bonniers. Ils possédaient, en outre, 5 bonniers de prairies et 40 bonniers de bois répartis en parcelles distinctes sur notre territoire, notamment le "bois de l'Espinne" au fond du Neusart et le bois Piroonsart à la chapelle au Baty, etc... C'est par transaction de l'an 1715 que ces biens des Silvius passèrent à Richard-Joseph d'Awans, leur cousin.

Les Boschermans ou Bosmans, ou encore Bosman, dits Silvius, chevaliers, grands pensionnaires de la ville de Louvain, comptèrent parmi eux, plusieurs hommes de lettres et de droit. Ils sont restés, pendant des siècles, les plus riches propriétaires terriens du pays situé entre la forêt de Méérdael et la Ghète, vers Jodoigne et Incourt. Ils faisaient partie du lignage patricien blasonné des "Unter-Limingen". Dès le milieu du XVI<sup>e</sup>. siècle, Pierre Boschermans devint propriétaire des deux fermes du Sart, de par son union avec Cathérine Kempeneers de Louvain qui avait acquis auparavant les deux domaines, le 10 octobre 1548. Mais ce fut surtout le XVII<sup>e</sup>. siècle qui marqua l'expansion foncière considérable des Silvius. Le 18 juin 1648, la seigneurie de Roux-Miroir tombe entre les mains de la veuve de Jean Boschermans : Barbe de Broeckhoven. Cette noble dame affectionnait cette terre de Roux-Miroir qu'elle

choisit comme lieu de sépulture, auprès de son mari. Dans ce même village, cette noble famille terrienne possédait encore la belle ferme seigneuriale d'Haquedau, une autre ferme de 70 bonniers de terres à Longueville, une ferme et 30 bonniers à Malèves, deux fermes et 150 bonniers à Beauvechain; la seigneurie de Gottechain acquise de Jean l'Hoste, bourgmestre de Louvain, par Louis, en août 1658, etc... Mais ce fameux domaine des Silvius, un des plus vastes et des plus homogènes du pays, devait périr un jour du fait même d'une certaine "mégalomanie" qui, tôt ou tard allait chanceler, sous les coups des prétentions et des contestations d'héritiers avides et peu scrupuleux sur le sort du domaine ancestral; guidés, avant tout, par les profits immédiats. Après de longues contestations du début du XVIII<sup>e</sup>. siècle, survint la mort de Nicolas-Jean Bosmans. Son père qui lui avait survécu, restant sans enfants, légua à sa belle mère qui épousa, en seconde noce, Romain de Vischer, sa maison où il habitait : rue de Namur à Louvain et, à son cousin : messire Jean-Richard d'Awans, les biens que nous avons énumérés, à Sart-Mélin. Le restant de la succession passa à Roch Van Goitsenhoven, secrétaire de la ville de Louvain, en 1705. C'est, des contestations survenues entre celui-ci et les héritiers de Madeleine Silvius, en 1715, que date le morcellement fatal du beau patrimoine des Silvius, restés si intimement liés à l'histoire de notre village, pendant près de deux siècles. Le caveau familial des Silvius existe encore dans la collégiale St-Pierre, près de l'autel St-Joseph.

Toutes ces exploitations séculières ont eu, au cours d'une longue existence, le grand avantage de se développer sur un sol d'une très grande fertilité.

D'autres fermes, également chargées d'histoire, ont malheureusement disparu : la plupart du temps incendiées par faits de guerres, d'abandon ou de morcellement de la propriété par les héritiers. Ce sont, notamment :

- Un manoir prospère, accolé d'une ferme, qui existait déjà en 1222. Il s'élevait à l'extrémité nord de Sart-Mélin, à l'emplacement d'une fermette, au bout du chemin en cul



de sac s'amorçant à la Place de Sart-Mélin et qui se termine, vers le champ du Leck, par un sentier. C'est le domaine de Hodebierges. Il appartenait à cette famille d'Huldenberg, dont une descendante : Alice de Heineman d'Hodebierges, épousa le bailli Wiris. Nous savons que celui-ci le céda au duc Jean Ier en 1284 pour "arrondir" le domaine des ducs de Brabant, devenus suzerains de Mélin. Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, les traces de cette seigneurie disparaissent des annales. Les terres et les pâturages touchaient au domaine de l'Espinette, sous Tourinnes. La ferme subsista néanmoins jusque vers 1900 et figurait sous le nom de "Ter-Hofstadt" et dont Mr. Van der Laen fut le propriétaire, comme nous l'avons vu, en 1722.

- Deux autres fermes ont existé, aux confins du fameux bois de Mélin qui séparait la commune, vers Piétrebaix, Tourinnes et Beauvechain. Leurs vastes domaines s'étendaient sur les campagnes monotones battues des vents et connues sous le nom de "champ du Leck". Ce sont :
- La "Petite Leck" qui a appartenu à la famille de Dongelberg, puis aux d'Argenteau, jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : époque à laquelle elle fut démolie.
- La cense de "La Grande-Leck", disparue en 1755, après avoir appartenu en dernier ressort, aux Delescailles : propriétaires, en même temps, du château de la Tourette, sous l'Ecluse : leur maison de campagne jusque vers 1900. L'existence de ces deux fermes semble avoir été assez éphémères. Elles se limitent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, plus précisément de 1495 à 1780. Une famille noble "de la Leck" semble cependant avoir porté le nom de leur terre, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle. L'un de ses membres fit même valoir des droits sur la terre de Putte et celle de Strythem, en 1364, lors d'un arbitrage où ils furent opposés aux de Horne. On trouve encore une fille de Jean de la Leck : Cornélie, mariée à Adrien Vander Ec, le possesseur d'une tenure féodale, à Bossut. Un autre seigneur de la Leck figure dans un différent survenu entre Jean d'Agimont,

seigneur de Walhain, et un de ses vassaux, en 1372. La généalogie ne permet pas de fixer exactement cette famille attachée un moment à la terre de Mélin, dans le temps.

- Ces deux fermes étaient issues du grand domaine seigneurial, beaucoup plus ancien, et dénommé "Ten-Bosche" ou "au Bois". La ferme actuelle occupée par la famille Frix perpétue l'emplacement et le souvenir de ce vaste domaine, à faible écart des Maisons du Bois. Ce fief très important, avec manoir opulent entouré d'un bois, était déjà cité en 1374. Il eut, comme propriétaires notables, la famille de Bauséle (de 1403 à 1604) dont un des membres : Gérard, était secrétaire de la ville de Louvain, en 1472. L'autre : Adrien, s'illustra à la suite de Charles-Quint, dans ses expéditions africaines. Les Bauséle étaient une lignée seigneuriale qui occupait un rang distingué parmi les vassaux du duc de Brabant. Leur manoir s'élevait sur les bords de la Velpe, à Butsel (Bautersem). Sous le régime espagnol, ils devinrent barons de Bautersem. Le manoir "au Bois" passa ensuite aux Dongelberg, que nous avons connus ensuite, installés au "Petit-Leck" qui avait succédé à ce manoir de "Ten-Bosche" ou "au Bois" et dont le premier acquéreur fut marié à une fille des Bauséle : Marie. Le père de celui-ci : un autre Adrien de Bauséle, fut capitaine d'une compagnie de fantassins wallons ayant combattu contre Louis XIV, dans la guerre de Dévolution (1667-1668) sous Albert et Isabelle. — Ont également disparu : plusieurs "cortils" ou petites exploitations rurales isolées, de même que quelques "closières" ou propriétés entourées de haies vives. Leurs noms ne sont plus que des souvenirs; leurs traces sont nivelées par le sillon, depuis longtemps. Il y eut le "Cortil Rocloux" qu'a remplacé l'actuel "château de Gobertange"; les cortils "Bouvier" et "Jamingue", également à Gobertange. Les cortils du "Moulin" et de "la Tomvèle" qui se trouvaient près du Bois de Mélin, au N-O du manoir "au Bois" sur le chemin de campagne vers Beauvechain et Wehanges; la "Haute Pensée" au N-E de la chapelle au Bauty, au chemin des Frères, près de la ferme

Périlleux, et bien d'autres encore, tel "le Sartage" derrière le moulin de Gobertange, etc...

- A l'importante seigneurie de Gobertange, où nous avons introduit les Morialmé, en 1358, il faut rattacher également le souvenir des Dongelberg. Le "château" dit de Gobertange subsiste, lui, encore. Il est situé près du chemin de Mélin à St-Remy-Geest et celui du Moulin à vent, sur l'emplacement du vieux château, où, selon un acte daté du 11 février 1147, on note déjà la présence de l'illustre famille des Dongelberg. Cette demeure eut ses heures de célébrité et de fastes, jusque vers le milieu du XVIII<sup>e</sup>. siècle, date à laquelle elle échut en des mains plus démocratiques qui ne légèrent plus rien de brillant pour la postérité. Seule, sa façade hautaine domine encore aristocratiquement la belle vallée du Gobertange, grouillante de vie. Il ne semble pas qu'un domaine agricole lui fut adjoint, au cours des siècles et qu'elle ne servit exclusivement que comme maison de plaisance aux illustres familles que nous avons citées.

## XVI.

### LES GRANDS SOUVENIRS DISPARUS.

L'œuvre des siècles et la main de l'homme ont tout un inventaire à leur actif. Bien des choses ayant connu la renommée et la gloire, ont disparu aujourd'hui. Leur souvenir même s'est effacé, non seulement sur le terrain, mais dans la mémoire et le langage des jeunes générations, insensibilisées aux choses du passé : de ce passé dont leurs aïeux ont rarement subi le charme mais souvent l'adversité.

C'est ainsi que, dans l'allégresse générale, fut abattu, en 1793, le fameux pilori de la "strée", trop représentatif de l'ancien régime, aux yeux de la population révoltée. Il s'élevait

sur la Place ou "Strée" sous forme d'une colonne aux armes seigneuriales, plantée au centre de deux degrés circulaires.

Dans nos campagnes dénudées, les bois, dont les précieuses coupes ont alimenté l'âtre de nos ancêtres, ont également disparu. Ce sont : Le grand bois de Mélin, étalé en lisière sombre, vers le nord, de Piétrebais vers l'Ecluse. Il couvrait encore 90 hectares lorsque le comte de Robiano le fit abattre, en 1829. Avec lui, ont disparu, aux confins de la Bruyère et de Sclimpré, les bois du Sart, le bois des Bogaerds, ceux de Villers et de Bizet, près de la Bruyère; la Taille aux sapins, sur le chemin de Leck à Wahanges et dont la lande boisée, ancien champ de tir allemand 14-18 marque l'emplacement. Tous ces défrichements semblent avoir débuté en 1250. L'impulsion fut donnée par l'abbaye de la Ramée dont le but avait été d'établir une ferme sur les "sartages" ou landes qui couvraient les vastes terrains s'étendant entre Sart-le-Couvert et le bois St-Servais actuel. Ce fut l'origine de la ferme du "Sart", vers le milieu du XIII<sup>e</sup>. siècle et qui prit, après les années 1500 seulement la dénomination de "Couverterie" ou ferme du "couvert", c'est à dire des terrains couverts de bois. Ainsi ont encore disparu les longues traînées de bois et de bruyères qui ont recouvert, au Moyen-Age, l'espace allant, des bois de Faignoux à Piétrebais, de St-Servais, à Lathuy, à celui des Lombards, à Beauvechain : derniers lambeaux de la ténébreuse forêt Charbonnière, si redoutable, dans l'Antiquité : barrière impénétrable dressée entre la Germanie et la Gaule, entre le monde barbare et la Romanité. Le hameau du Sart perpétue l'obstination et l'effort persévérant des gens de l'endroit à défricher ces terres inhospitalières et incultes : opération qu'on appelait "essartage" : œuvre notoire des valeureux habitants du Sart, à Mélin. Vers Gobertange, ont disparu, en 1760, les bois Belloy et le Boucher. Au champ des fosses, au nord de Chebais, le bois des Fosses n'est plus qu'un souvenir, de même que le bois d'Amont, entre les Fosses et le Rivage. Disparus aussi, le bois Pironart, près du grand chemin de Wavre vers Hougaerde, à proximité des Maisons du Bois; le bois Chavée, le bois Guérin et le Petit-Bois, vers le Baty, au sud de l'église.



Aux abords du ruisseau de Gobertange : les bois du Wérichet dont il reste un vestige attenant au "château" et ceux de la bruyère Jaumin : bien des pauvres : tous sont depuis longtemps abattus. Les landes incultes du champ des Fosses ont été rendus à la culture en 1739.

Des arbres mêmes ont eu leur célébrité, tel : l'arbre de Mélin, tilleul magnifique qui existait encore en 1890, à la bifurcation du vieux chemin de Jodoigne à Louvain et du chemin de Gobertange à Lathuy, aux maisons Collard. A subi le même destin, le fameux arbre de "Gloriette" qui se cabrait, solitaire, sur la vieille voie de Sart-Mélin, à peu de distance de la jonction avec le grand chemin de Wavre à Hougaerde (face à la maison Ronval actuelle). L'ouragan, soufflant sans entraves sur ces immenses étendues, emporta encore "l'arbre St-Antoine" qui avait, pendant des siècles, dressé sa solide ossature, à la limite de Piétrebais, sur le chemin reliant cette localité à la chaussée de Wavre, vers l'Espinette. Seul résiste encore stoïquement, bravant l'ouragan et les siècles, le tilleul de "la Justice" de sinistre mémoire. Il a ombragé longtemps la potence et abrité les colonies de corbeaux chargés de dépecer les cadavres des condamnés balancés au bout de la corde. Dans sa force et sa dureté, il semble braver les siècles... De ces arbres, élus comme divinités chez les Gaulois et les Germains, appropriés par la religion chrétienne pour chasser les anciens cultes, souvent ornés de petites chapelles ou de calvaires, le tilleul de "la Justice" seul, nous reste, dressé comme un phare éteint dont l'ombre cache encore les souvenirs les plus tragiques de Mélin.

Le "vignoble" a également disparu. Il s'étendait sur les coteaux de la rive gauche du ruisseau de Gobertange, entre la dernière maison de Mélin et la première de Gobertange, face au "Wérichet" le long du "Rivage". La situation privilégiée de ces terrains, exposés en plein midi et abrités des vents froids, semble expliquer l'existence de vignes en cet endroit. La culture de la vigne était répandue, autrefois dans notre région, car il est rare qu'une des communes qui nous entourent

n'ait conservé le souvenir de l'un ou l'autre "champ des vignes".

Au chapitre de Mélin disparu, il faut encore ajouter : le four à chaux qui s'élevait près de la ruelle Morio, au champ des Fosses, en un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui "le Chaufour" au nord de Chebais. Les rebuts de pierres y étaient parfois convertis en chaux. Il existait encore en 1870, accolé d'une maison, ou cloisière entourée de haies et de fossés.

La "Grande Brasserie" fut l'objet d'un différend judiciaire retentissant entre le seigneur du village : de Sotomayor, et les habitants et que nous avons cité par ailleurs. Elle s'élevait au croisement du chemin des Hougaerdiens et de l'ancienne route de Louvain à Jodoigne (maison Fronville). Le dernier propriétaire fut Mr. Malevé qui exploitait la ferme voisine qui portait son nom. Nul ne pouvait brasser hors de cette brasserie sans le consentement du seigneur qui en avait seul la banalisation sur les brassages. A la fin, les habitants contestèrent ce droit de banalité exclusive et obtinrent gain de cause, comme nous l'avons dit, en 1733. Elle s'appelait aussi "Franc-Cabaret" qui resta en service jusque vers 1900. Trois autres brasseries ou "wissines" de moindre importance, ont existé : une en annexe à la ferme de la Héserée qui cessa son activité en 1750; une seconde, aux Maisons du Bois, à la ferme Périlleux, exploitée jusque vers 1800; et, la troisième, à Gobertange, près du Wérichet où était installée une retenue d'eau sur le ruisseau du Rivage.

Le moulin à vent de Gobertange s'élevait au croisement du chemin de campagne de la Croix-Ste-Barbe vers l'Ecluse et la voie du Moulin. Bâti en pierres, bien entendu, avec ses grandes ailes visibles de fort loin, il eut sa célébrité. Erigé en 1488 par Guillaume de Fontaines, il fut aussitôt détruit, par suite des guerres qui ruinèrent le pays. Après avoir tout un temps abandonné, il fut réédifié plus tard, toujours mû par le vent qui était l'élément dominant de l'endroit ! Il actionnait inlassablement les meules traditionnelles, mais réparties, cette fois, en trois couples à double tournant : l'un servait à moudre le grain,

l'autre, à pulvériser la draîche et, une troisième était de réserve. Une annexe comportait un moulin à huile mû par chevaux et une batterie mécanique à bras pour le chanvre. Appartenant aux Robiano, il a disparu dans les premières années du XX<sup>e</sup>. siècle, à la même époque que la " Croix-Ste-Barbe " voisine.

Cette Croix-Ste-Barbe a toute une histoire. Il s'agissait d'une petite chapelle construite à la bifurcation des chemins vers St-Remy-Geest et Gobertange, à 300 mètres du fond du village de Mélin. En pierres blanches bien taillées, elle était donc dédiée à Ste-Barbe, patronne des mineurs et des tailleurs de pierres. Dressée sur un socle de pierres, elle atteignait 2 m. de hauteur et était surmontée d'une statuette de la sainte vénérée. Un escalier de 5 ou 6 marches permettait d'atteindre le sommet du petit tertre. Construite par les tailleurs de pierres, il y a très longtemps, c'est de leurs mains qu'elle fut détruite quelques années avant la guerre 14-18, au cours d'une " ribote " inspirée par un conflit social avec les patrons. Elle fut cependant réédifiée quelque temps après, pour être détruite définitivement, en 1914, par des soldats allemands et ne fut plus remplacée. Une personne charitable et anonyme a offert généreusement de solder les frais de réédification de la croix séculaire, réédification terminée il y a peu mais qui n'a pas, malheureusement, rendu l'aspect primitif du petit monument.

## XVII.

### UN STATUT JUDICIAIRE ORIGINAL — UN JOUR DE PLAID A MELIN.

Au point de vue judiciaire, de même que Jauche, Glimes et Dongelberg, le village de Mélin bénéficia fort longtemps du statut de mairie particulière, judiciairement indépendante, jusqu'à la Révolution, vers 1792. La justice à tous les degrés, sauf les recours en appel des échevins qui avait lieu à Louvain, appartenait au seigneur qui tenait, chaque année, quatre jours

de " plaid-généraux " où étaient traités les différends survenus entre les habitants du village. Chose curieuse, tous les habitants majeurs étaient astreints à comparaître, sous peine d'amende, même s'ils n'avaient aucun grief à formuler. Le jour d'un plaid à Mélin sur la Place, appelée alors " strée " attira fort longtemps la curiosité des étrangers. Tout un cérémonial exceptionnel, haut en couleur, était mis en branle. Dès midi, les cloches appelaient, par trois " estempées " d'une heure chacune, le rassemblement des administrés, après quoi le bailli apparaissait, en robe longue, portant toge et perruque, comme St-Louis à Vincennes, flanqué de toute la " cour locale " c'est à dire, le maire, les sept échevins, le greffier et le sergent de police. Au nom du seigneur, il procédait à l'appel de tous les habitants, à l'instar du sous-officier, dans la cour d'une caserne... Chacun ayant répondu de sa présence, l'assemblée écoutait alors, debout, dans un grand recueillement, l'introduction officielle, toujours la même, du bailli : " S'il y a quelqu'un qui ait des plaintes à charge de son camarade, nous sommes ici pour lui rendre justice ". On entendait, alors, fuser les réclamations, de vive voix, l'accusé se défendant de même; puis tombait la semonce de l'officier du maire prononçant la sentence, après qu'il eut pris l'avis des échevins jurisconsultes. Cette sentence était enregistrée d'une façon très expéditive et sans frais, par le greffier. Jusqu'au XVII<sup>e</sup>. siècle, la sentence, pour les faits communs, était sans appel, sauf pour les litiges avec enjeu de plus de 6 florins. Dans ce dernier cas, le demandeur pouvait plaider, par écrit, pour un appel à Louvain. Après les années 1700, la formailité d'appel s'adressait directement à un juge délégué d'appel nommé par le seigneur. Devant lui seul, assisté de deux assesseurs et d'un greffier, devait s'intenter et se poursuivre les appels de sentences rendues par l'officier du maire, les échevins ou les hommes de fief de Mélin. Leur décision était enfin prise, en premier ressort, par le Conseil de Brabant, sauf lorsqu'il s'agissait d'un fief, auquel cas, à la Cour féodale de Brabant. Tous ces rouages judiciaires étaient arrivés à une maturité fort rare, à l'époque : fruit d'une expérience fort longue et d'une stabilité administrative enviable,



encore de nos jours. Les peines de prison se purgeaient à Louvain, à la prison de la rue de Diest. Les sentences de mort étaient exécutées à Mélin, soit au pilori, ou carcan, de la Place, soit en un endroit paisible qui rappelle mal, aujourd'hui, la signification lugubre qu'il représentait autrefois, pour tant de malheureux qui ont connu là un sort atroce. Le tilleul de " la Justice " encore debout, seul au plein milieu des campagnes, vers l'Ecluse, marquait le terme de leur calvaire. Là, en effet, s'élevait le gibet, au croisement des chemins importants allant de Wavre à Hougaerde et de Jodoigne à Louvain. Les jours de grand vent, l'énorme branchage du tilleul séculaire semble encore reproduire la clameur de la populace déchaînée, devant l'agonie du condamné. Objet, souvent, d'une sentence seigneuriale prononcée à la légère, tant de victimes d'un régime rétrograde, d'une féodalité implacable, ont connu ainsi la corde, où ils se balançaient longtemps encore après le trépas, à la vue des nombreux voyageurs transitant à cet endroit. Devant ce lugubre spectacle, qui nous fait frissonner, étalage sinistre d'une puissance imbuë de despotisme et d'arbitraire, chacun fut persuadé, à l'époque, que la justice de Mélin était sans défaillance et qu'elle donna longtemps matière à réfléchir à tous ceux qui ont eu le souci de ne pas finir leurs jours au bout d'une corde !

### XVIII.

#### L'EVOLUTION CONTEMPORAINE : LES DECEPTIONS ET LES ESPOIRS.

Mais le Mélin d'autrefois ne doit pas éclipser le Mélin contemporain, avec tous ses problèmes angoissants.

La fin du XIX<sup>e</sup>. siècle a vu disparaître, avec lui, comme nous l'avons vu, bien des souvenirs des temps révolus. Les progrès rapides de la civilisation ont amené une mécanisation et une évolution industrielle qui ont atteint même le point le plus reculé de nos campagnes. La chaussée de Wavre à Hannut

a amélioré nos relations avec les grands centres, en reléguant dans l'oubli nos vieux chemins chargés d'histoire. La tour de l'église, très ancienne, bâtie dans un but défensif, fut crevassée par le tremblement de terre de 1828. Elle fut restaurée en 1839, en pierres de Gobertange. Cette restauration, mal exécutée, nécessita une nouvelle réparation, en 1902.

Vers le milieu du siècle, l'appât des fortunes faciles et les offres d'émigration vers les Amériques, ont incité bon nombre de nos villageois à quitter définitivement le pays : 1832 et 1850 furent des années de nombreux départs vers le Wisconsin.

En 1870, on a vu la construction des écoles actuelles, dans le centre de village, avec salle de réunion pour le Conseil et le Collège échevinal. Il y a cent ans, en 1869, l'école comptait 241 élèves, soit huit fois plus qu'aujourd'hui, encore que l'instruction ne fut pas obligatoire, à l'époque !

Le chemin de fer vicinal de Jodoigne à Louvain, dès 1890, vint apporter sa contribution de progrès et son rôle, dans le domaine économique. Il se maintint jusqu'à sa disparition, en 1955.

La guerre 1914-1918 a ouvert des plaies dont la population eut à souffrir cruellement : déportations, réquisitions imposées par l'ennemi, rationnement sévère de la population; le bourgmestre Jamar abattu par une balle allemande, le premier jour de l'invasion de son territoire, sur la porte de sa ferme. Un monument, en pierres de Gobertange, bien entendu, élevé sur la Place, perpétue le souvenir de trois héros tombés pour la sauvegarde de nos libertés :

- Delhasse Victor
- Jadin Désiré
- Tricot Emile.

La période d'entre les deux guerres fut celle du déclin accéléré du village. Le déclin démographique, causé par la dénatalité et l'émigration de la jeunesse vers les grands centres, est allé de pair avec la disparition de l'industrie de la pierre.

Le lendemain de la première guerre mondiale a vu, en compensation, s'amorcer l'essor accéléré qui allait marquer les divers domaines de la vie publique, de l'industrie et des transports. L'électricité, installée en 1920, est venue révolutionner notre standing familial, autant que l'avènement de l'automobile et les multiples utilisations du gaz domestique et du fuel. La mécanisation de l'agriculture a augmenté et amélioré le rendement de nos excellentes terres et facilité le travail de nos producteurs.

En 1930, le réseau routier de grande vicinalité a été doté d'un pavage de quartzite de Dongelberg, en attendant la réalisation de récents projets de modernisation. Le 6 juillet de la même année, eut lieu la plantation de l'arbre du Centenaire de l'indépendance nationale, qui fut comme le premier jalon d'une époque sombre et déprimante, pleine de marasme local et de dangers croissants, à l'extérieur et, le 10 mai 1940 ouvre à nouveau le chemin aux horreurs de la guerre. Cinq années de privations et d'effroi ont marqué la vie de la plupart d'entre nous d'une traînée sombre, semées d'inquiétudes, d'abnégation qu'un grand espoir vint enfin dissiper, en 1945. Mais Mélin a payé, à nouveau, lourdement le retour à la paix et à la liberté. Trois de ses enfants sont tombés en héros, dans un sublime élan pour défendre nos droits à l'honneur. Ce sont :

- Vandergeten Max
- Albert Ghislain
- Périlleux Justinien.

1945 voit s'annoncer la courbe descendante que vont marquer notre démographie et notre économie. Malgré les bienfaits d'une civilisation matérialisée à l'extrême, malgré le confort de nos foyers, une promotion individuelle issue de notre culture et de nos loisirs, pour les habitants de Mélin, l'horizon se rétrécit singulièrement et les perspectives restent sombres. Dans l'adversité, il leur reste cependant assez d'espoir pour garder leur foi dans l'avenir.

La fin de la dernière guerre a marqué la décadence inéluctable de la pierre de Gobertange. Il ne reste donc plus que l'agriculture intensive comme unique ressource économique. L'activité agricole était représentée, jusqu'à la dernière guerre, par de nombreuses petites exploitations rurales dépassant rarement 10 hectares. La motorisation et la mécanisation de l'agriculture ont rendu possible le remembrement et l'équipement de grandes exploitations, avec un personnel réduit. Cette évolution rend aléatoire la rentabilité des petites cultures qui sont progressivement incorporées par les gros fermiers. Ceux-ci peuvent actuellement se chiffrer à une quinzaine d'exploitations dont une compte plus de 100 hectares.

Sur notre sol, partout d'une grande fertilité, le rendement du froment et de la betterave sucrière atteignent des chiffres records. La culture du seigle a disparu : son utilisation, en tant que fourrage pour les porcs à l'engraissement est totalement remplacé par les mélanges alimentaires industriels et par le maïs récolté sur nos champs. L'acclimation progressive de cette plante a donné des résultats inespérés. L'avoine est aussi en régression, les chevaux, jadis, gros consommateurs de cette céréale, ont pratiquement disparu. Par contre, l'orge se maintient pour l'industrie de la bière et les fourrages. La pomme de terre n'est cultivée que dans la mesure des besoins locaux. Le chanvre et le colza ont également disparu.

L'élevage a également rompu avec le passé. Celui des bovins est en légère régression et depuis quelques années, plusieurs grands pâturages ont disparu, convertis en cultures classiques (blé et betteraves à sucre et le maïs pour les fourrages). Dans ce même domaine de l'élevage, il faut, actuellement, faire une très large part à l'engraissement intensif du porc de boucherie, alimenté exclusivement de farine composée industrielle et de maïs. En attendant la surproduction qui se fait déjà sentir, l'éleveur en tire un bénéfice assez considérable. Distribution des aliments, lavage des porcheries cloisonnées de grillages amovibles en fer sont désormais des opérations entièrement mécanisées; elles ne demandent donc qu'un minimum d'entretien et d'intervention manuelle, d'où possibilité



d'organiser facilement, sans main d'œuvre supplémentaire de colonies de plus de 100 têtes.

En cette fin du XX<sup>e</sup>. siècle, le marasme économique, né de la décadence de l'industrie de la pierre et du regroupement des cultures crée l'exode des habitants vers les centres industriels. A côté de ces deux facteurs économiques, joue un facteur social qui réside dans la répulsion générale des jeunes pour les travaux des champs qui ne sont pas compatibles avec notre civilisation des loisirs. Le fils même du fermier n'échappe pas à cette répulsion et n'hésite pas, quelquefois, à désertir la ferme de ses ancêtres et le métier de son père. Ce phénomène social devient inquiétant et on estime, selon les statistiques, que c'est le cas deux fois sur trois. Il y a là une évolution dramatique qui, jointe à une dénatalité effrayante, fait apparaître le spectre de la récession, la ruine peut être, à plus ou moins longue échéance, de ce riche patrimoine légué par nos aïeux qui furent toujours hommes du blé et de la pierre.

Heureusement, l'époque contemporaine voit venir vers Mélin de nombreux citadins avides d'air pur et de pittoresque et ils se souviennent de Virgile : " Bienheureux les ruraux, s'ils savaient leur bonheur ". Plus heureuse, en effet, la vie simple des champs, loin du tumulte perpétuel des cités, de l'oisiveté dorée des villes, dans la grande paix des campagnes, sous la tranquille immensité du ciel. Dès que leur fiévreuse activité sociale leur laisse un répit, nombre d'entre eux sont venus, ainsi, chercher aux champs un refuge. Dans la lumière et la paix de nos hameaux, dans la fraîcheur des ombrages de la vallée de Gobertange ou sur les hauteurs des crêtes aux immenses horizons, le citadin énervé, vient se rasséréner et se revigorer.

Le village retrouve ainsi un nouvel essor, amorcé vers les années 50.

L'adduction d'eau, en 1963, les multiples facilités domestiques nées des derniers perfectionnements de l'emploi du gaz et du fuel, les merveilles de l'électricité, dans les progrès

ménagers, font apparaître tout le confort des villes sans en présenter les inconvénients. L'esthétique du village se transforme rapidement, non par l'édification d'immeubles modernes, d'ailleurs très rares et d'un style discutable, mais par la transformation des fermettes en habitations agréables, par des citadins aisés. Une habitation sur six a déjà bénéficié de cette heureuse métamorphose. Les restaurations et les transformations, soigneusement étudiées, font réapparaître les antiques moellons de Gobertange, cachés jusqu'ici sous la chaux et le goudron; les poutres des plafonds sont remises à jour; granges et écuries se sont muées en garages propres. Les pièces d'habitation ont retrouvé le gravat et les cheminées ouvertes où, autrefois, crépitait la braise de bûches enflammées. Les ustensiles mêmes ont été récupérés et, les quinquets, les tisonniers, les bancs rustiques ont repris leur place, près de lâtre reconstitué. L'exode des citadins vers les espaces verts et aérés a redonné à Mélin un souffle renovateur plein de promesses. L'aspect du village, bien que toujours enveloppé dans son atmosphère patriarcal, évolue vers une meilleure adaptation de l'habitat aux exigences de la vie moderne. Les ruines se relèvent, les maisons campagnardes, vidées par l'exode et la dénatalité, retrouvent ainsi acquéreurs; les chaumières décrépies sont consolidées et retrouvent un aspect riant et plein de vie. L'aspect archaïque de ces demeures est sauvegardé et heureusement complété par un intérieur où le mobilier ancien a repris sa place, sans ostentation. Le cadre rustique a été amélioré, dans le sens d'une verdure intense, d'une profusion florale qui font de ces humbles logis campagnards autant d'oasis minuscules de calme, de charme champêtre et de fraîcheur. L'air pur et la lumière, parfois si douce, transforment ces résidences en havres de repos et de calme sans pareils.

Devant l'ampleur d'une telle immigration des citadins vers les centres ruraux, il y a lieu, désormais, et plus particulièrement pour Mélin, d'admettre l'existence de deux catégories

d'habitants, fortement disséminée, dans une multitude de dépendances et de hameaux peu propices à tout esprit de solidarité et d'interpénétration.

Socialement parlant, il subsiste une brèche à colmater. Le complexe d'isolement subsiste toujours. Subsiste encore aussi un particularisme ancestral chez les autochtones où les activités de la vie moderne n'ont eu que peu d'emprise, jusqu'à présent. Il ne faut toutefois pas conclure par un mutisme intégral ou une méfiance quelconque parmi les Mélois, et, on a vu, même récemment, surgir une solidarité spontanée et unanime de toutes les classes sociales, lors de l'opération culturelle " Mélin 69 ".

Domage, qu'entre cet esprit conservateur des uns et l'élan progressiste des autres, stagne une incompréhension et une fausse interprétation des opinions et des aspirations mutuelles. Entre le particularisme des uns et l'appréhension des autres subsiste une marge qui reste à combler. Il manque encore cette bonne volonté mutuelle sans laquelle l'interpénétration des deux classes reste figée. Il suffirait sans doute d'un simple appel officiel, d'une initiative audacieuse, une suggestion un peu constructive, soit des autorités ou des sociétés locales pour créer cette espèce de symbiose qui serait profitable à tous. Chacun souhaite un geste en vue de jeter le pont ! Il reste à promouvoir un programme humain de coopération et d'accueil, d'entraide et de solidarité entre ces deux facteurs sociaux appelés à vivre côte à côte dans cette localité qui ferait enfin table rase de cet esprit vétuste des " clans ". L'homme deviendrait-il moins sociable ? Non, et chacun souhaite sincèrement un geste fraternel, une initiative spontanée, dénuée de tout particularisme, de toute politique partisane, pour créer la concorde qui, ajoutée aux attraits naturels du village, feront de Mélin un endroit vraiment privilégié, ouvert à tous ceux qui désirent en partager les charmes et le plaisir d'y vivre en paix et en bon voisinage.

L'opération " Mélin 69 " avait fait naître une idée, un espoir. Organisée par le Ministère de l'Education nationale, avec le concours de la R.T.B., elle a permis, entre autre mérite, de

ranger pleinement le village dans un contexte d'actualité. De beaux et audacieux projets avaient été ébauchés. L'effort de la jeunesse internationale, jointe aux jeunes de l'endroit, avait permis d'insuffler un regain d'activité à la commune et une nouvelle impulsion à l'industrie de la pierre. Les possibilités touristiques et l'intérêt architectural ont été mis en valeur et un musée local de la pierre de Gobertange avait même reçu une ébauche. Diverses réfections aux fermes historiques et à la chapelle Ste-Marie-Madeleine ont contribué quelque peu à rendre à notre village, un aspect attachant qui multiplie le nombre de ses admirateurs. Sous l'impulsion du professeur-urbaniste Lemaire, de l'Université de Louvain, un dossier spécial a été constitué en vue d'obtenir le classement officiel du village comme centre agricole et représentatif de la pierre blanche de Gobertange. En annexe, figurent des projets sur l'érection de complexes résidentiels dans les espaces verts.

Grâce à la publicité donnée à cette opération, par la radio et la télévision, peu de Belges ignorent encore Mélin. Cet élan exemplaire a fait l'effet d'une flambée, d'une résurrection. Hélas ! au point de vue rayonnement culturel, artistique et touristique de la commune, l'effet aura été trop éphémère parce que trop teinté d'illusions, trop tiraillé par des initiatives disparates, trop divergentes, manquant de plan d'ensemble préétabli, pour le présent et pour l'avenir. Mélin 69 a vécu. Le spectre du marasme et de l'immobilisme a réapparu. On ne redresse pas en un an une détérioration démographique et économique implacable. La disparition lente mais certaine de l'industrie de la pierre, le remembrement des cultures, l'émigration de la jeunesse, restent les affres de Mélin. Ce manque de foi générale dans l'avenir amène fatalement la dénatalité : autre exutoire de la commune. On reste déconcerté devant les chiffres : la population du village, de 1754 habitants en 1867, est tombée à 950, il y a 20 ans ; 735 actuellement. Les enfants de moins de 12 ans étaient de 240, pour les 890 habitants de l'an 1790 : la proportion atteint péniblement la cinquième partie aujourd'hui. Pour les naissances, même désastre : 60 en 1830 pour une moyenne de 10 fois moins actuellement. Le XIX<sup>e</sup>. siècle fut



notre siècle de Périclès, trop vite dilué dans les brumes de l'histoire; et l'histoire ne se renouvellera pas...

Mais cette stagnation sociale et économique, toutes ces perspectives sombres ne doivent pas fatalement créer le vide dans nos esprits. Le désespoir n'est pas une valeur psychologique chez l'homme. La foi dans l'avenir, la sérénité et la joie que l'on sent encore parfois descendre en nous, la rêverie profonde semblent mieux faites pour supporter le drame de la vie actuelle. Quand je parcours nos campagnes, en amateur fervent de nos paysages familiers, quand libéré de tout souci, je regarde la nature qui, autour de nous, fut si généreuse, quand je remonte sur les croupes et que je découvre notre village, souvent enveloppé d'un léger voile violacé où le clocher perce bien haut vers le ciel, comme un phare; quand je devine la maison familiale, sur la hauteur, parmi les arbres et tapissée de lierres, je retrouve là un tableau paisible qui éveille dans mon âme, la plus touchante admiration. Devant cet horizon paisible de verdure tranquille et reposante qui recèle tant de souvenirs, tout concourt à créer en moi la paix intérieure et la plus douce des euphories. Cette terre des ancêtres parle au promeneur et elle a des secrets qu'elle dit à ceux qui l'aiment. C'est pour cela que cet horizon borné de Mélin, entouré de son rempart de verdure, m'a toujours suffi. C'est pourquoi je ne me lasse pas d'y porter mes pas, seul dans la nature, pour la pénétrer sous toutes ses lumières.

Au printemps, lorsque la verdure reparait lentement et qu'elle s'apprête à habiller d'une parure nouvelle tout l'horizon autour de moi, tout cela rayonne d'une beauté divine.

En été, lorsque ces campagnes brûlent sous le soleil qui inonde tout et qu'elles sentent le blé mûr, elles deviennent comme un écrin doré pour notre village qui semble dormir au soleil.

Mais, c'est surtout sous la lumière d'automne qu'il apparaît dans toute sa splendeur, lorsque les arbres se parent de toutes les nuances des jaunes et des rouges qu'aucun peintre n'a jamais pu reproduire. Lorsque, de toute part s'élève le ronronnement des tracteurs agricoles annonçant les semis et les charrois betteraviers, c'est alors, caché derrière l'ombre jaune et finissante des frondaisons, que notre village déploie son plus doux sourire. Ces magnificences d'automne sont, alors, pour notre terre bénie, à la fois, comme la beauté et la tristesse des dernières fêtes car, après, ce seront les brouillards d'hiver qui envelopperont bientôt tout cela.

Puis quand le sol se mortifiera par le gel et que la neige viendra étendre son manteau blanc, tout l'horizon de mes promenades changera. Les maisons auront l'air de se serrer plus près les unes des autres. Nos fermes isolées et les boqueteaux seront les seules éminences soulevant l'immense manteau blanc, sans tâche. Alors, tout le village s'endort sous ce linceul épais, étalé en grands plis immaculés, dans un silence profond.

Quand le film de toutes ces candeurs subtiles se déroulent dans mon mémoire, j'ai peine à croire que de si belles choses qui auréolent notre village, puissent être réellement dédaignées. L'instinct le plus beau n'est-il pas celui qui attache nos pieds au sol natal? L'homme est plus heureux quand il naît et qu'il meurt dans le cadre même qui a enveloppé toute sa vie? Dans le monde mécanisé d'aujourd'hui, nous ne devons pas apparaître comme ce hûcheron qui se fait un abri de quelques jours sous un arbre, puis sous un autre et qui finit par couper le tronc contre lequel il appuie sa tête... Nous resterons plus dignes de la postérité si nous ne désespérons pas.

Bien que fondamentalement affectée par la stagnation sociale, la régression économique, éloignée des centres attractifs, la population de Mélin sait montrer une attitude résignée, un esprit résolu à l'action, une détermination courageuse, au cours d'une vie, hélas, trop encombrée d'incertitudes et d'appréhension dans l'avenir. Dans la douce mélancolie des illusions perdues, il reste aux Mélinois une vague espérance. Le funeste plan de

fusion des communes, récemment mis en avant par la Ministère de l'Intérieur risque de toucher Mélin dans son essence même. Une fois de plus, s'ouvre une nouvelle plaie dans les consciences et le vide s'élargit encore autour de nous. Après des siècles d'histoire riche de péripéties propres à notre village, nous risquons de devenir, maintenant, des méconnus, dans le pays. C'est un moment pénible que nous traversons car, c'est lorsque les choses qui nous entourent sont sur le point de disparaître qu'elles nous apparaissent plus précieuses encore. Mélin ne sera plus, officiellement, mais aucune loi, aucun décret ne nous évincera d'un patrimoine qui restera le nôtre parce qu'il est, pour toujours, ancré dans nos cœurs. Notre rôle sublime, dès à présent, est de transmettre aux jeunes générations cet amour sacré du sol natal. La géographie a des limites qui disparaissent, mais le patrimoine de nos ancêtres restera intact. Mélin peut disparaître de la carte du pays mais il survivra dans nos cœurs !

Telles sont les données élémentaires de l'histoire de Mélin : originales et passionnantes. Puissent-elles mieux faire comprendre et admirer les beautés de notre village. Le connaître, c'est apprendre à l'aimer.

Lefèvre Alfred.

1975.

## RESUME ET TABLE DES MATIERES

Avant-propos.

### I. — LE SITE :

Le cadre : la chaussée N. 37 et le « croissant panoramique ».

Aspect général : le site pittoresque de Mélin.

Les vues panoramiques.

### II. — L'HABITAT :

Le particularisme local.

La dissémination de l'habitat.

Les sections territoriales.

Les hameaux - les lieux-dits.

### III. — L'ANTIQUITE ET L'ERE TENEBREUSE DU SILEX :

Le mutisme de l'histoire.

La vocation ancestrale de la pierre, à Mélin.

La station paléolithique du « Tienne aux cailloux ».

L'industrie du silex dans la région.

Le néolithique à Chebais.

L'âge des métaux et la naissance du travail moderne de la pierre.

La découverte fortuite de la pierre de Gobertange.

Les recherches sur notre territoire.

Les premières utilisations, dans l'Antiquité.

### IV. — L'INDUSTRIE DE LA PIERRE DE GOBERTANGE, DANS LES SIECLES :

Nature de la pierre de Gobertange : le macigno : son aspect, ses qualités, ses défauts.

L'« âme » de la pierre.

Disposition des gisements - les puits - les « ciels ouverts ».

L'exploitation classique d'un puits d'extraction.



L'aire d'extraction (Mélin + St-Remy-Geest + Lathuy + Jodoigne).  
 La technique du creusement des puits.  
 Le repérage des vestiges d'anciens puits : les tassements.  
 Le travail au fond de la mine.  
 Le grand danger : les « cheminées » - les victimes.  
 L'entreposage des pierres - leur classification.  
 Le traitement commercial de la pierre.  
 La technique classique de la taille - les outils du tailleur de pierres.  
 La technique moderne : le chantier Lion.  
 Le rayonnement local de la pierre de Gobertange.  
 Le rayonnement lointain (Jodoigne - Tirlemont - Louvain - Bruxelles).  
 Les dernières réalisations lointaines et locales.  
 L'activité professionnelle du tailleur de pierres.  
 Les ateliers locaux - les chantiers saisonniers lointains.  
 L'importance économique de l'industrie de la pierre de Gobertange, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.  
 Le dernier puits, à Mélin.  
 Le dernier atelier, à Gobertange.  
 La vie du tailleur de pierres, à l'atelier - le travail en commun.  
 Fin de la dispersion des ateliers - leur regroupement, au XIX<sup>e</sup> siècle (chantiers modernes de Mélin-Lathuy et du Gailleroux).  
 La « Société anonyme des carrières de Gobertange ».  
 Evocation des souvenirs du « champ de fosses ».  
 Qui était le tailleur de pierres ?  
 Sa déchéance physique : la silicose.  
 Sa déchéance morale : l'alcoolisme et le « lundi perdu ».  
 La fête de la Ste-Barbe, à Gobertange.  
 Les revendications syndicales et le statut de « mineur ».  
 Portrait du dernier « dur » des fosses : le bon T...

La chanson des tailleurs de pierres.  
 Du tailleur de pierre à l'artiste-sculpteur.  
 Evolution contemporaine de la pierre de Gobertange - l'avenir.

## V. — L'EXPANSION DU VILLAGE, A L'AGE DU FER (V<sup>e</sup> à S.)

Les expériences hallstattiennes, dans l'industrie du fer.  
 Les perfectionnements de l'époque de la Tène : naissance du matériel agricole - les défrichements (V. S. av. J.-Chr.).  
 L'apparition de la culture des céréales dans le couloir hesbignon.  
 Expansion précoce du village, grâce à la technique du fer et ses applications à la taille de la pierre et à l'agriculture - V. à I. S.  
 Ces deux facteurs ont « fait » l'histoire de Mélin.

## VI. — LA PERIODE ROMAINE ET NAISSANCE DE NOS VIEUX CHEMINS (I à V) :

Naissance de nos vieux chemins.  
 Les « diverticulum » sur notre territoire - les « viae regiae ».  
 Les chemins de grande communication, avant l'achèvement des chaussées modernes : N. 21 et N. 37.  
 Leur importance économique, jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle.  
 La poésie des chemins-croix et des sentiers.

## VII. — L'HIATUS BARBARE (V<sup>e</sup> - VIII<sup>e</sup> S.) :

Le « vide » des invasions germaniques dans notre histoire.  
 Les « lètes » francs à Francourt.  
 Le rôle des premiers missionnaires chrétiens dans notre région.  
 Les sépultures mérovingiennes de Gobertange et du « Fond-Delmez ».  
 Le monachisme et naissance des domaines ecclésiastiques dans notre village : l'abbaye impériale d'Inde.

### VIII. — LA LEGENDE D'ALPAIDE :

La légende d'Alpaïde et son incidence sur l'histoire de Mélin.

Crédibilité des légendes locales.

### IX. — LE « REVEIL » DE L'AN MIL.

Fin de la grande peur de l'an mil et résurrection du village.

Naissance du régime féodo-communal dans les terres franques.

Bénéfice et vassalité.

Mélin dans la comté de Brugeron (IX<sup>e</sup>. S.).

### X. — L'EPOQUE FEODO-COMMUNALE - MELIN DANS LA DUCHE DE BRABANT :

De la Lotharingie au duché de Brabant.

Les comtes de Louvain et leurs baillis à Mélin.

Les incursions des Normands (IX<sup>e</sup>. S.) abandon des terres, dévastations.

Renaissance du village et transformation politique et économique sous les « Trois Henri » (XIII<sup>e</sup>.-XIII<sup>e</sup> S.).

Mélin dans le comté de Louvain : Mélin et les « mals ».

Sous Jean Ier : le premier bailli de Mélin et le bailage du Brabant wallon.

Rôle des « forestiers » et des baillis.

Les Duras et les Wézemael à Mélin.

La famille noble éphémère des « de Mélin » au XIII<sup>e</sup>. siècle.

L'ancienne seigneurie d'Hodebierges.

La fameuse charte de Jean Ier de 1284 et naissance de la seigneurie particulière de Mélin.

Les sires de Fontaines, possesseurs de la terre de Mélin (1295-1508).

Les successeurs des Fontaines à Mélin : les de Hamal, les Condé, les Morialmé, les Roisin (1508-1555).

### XI. — MELIN DANS LE TOURBILLON DE LA REFORME (XVI<sup>e</sup>. S.) :

Les ravages du prince d'Orange dans nos contrées.

Les aventures du curé France Bure et de son chapelain.

### XII. — LA PERIODE ESPAGNOLE : L'HUMILIATION (XVI<sup>e</sup>.-XVII<sup>e</sup>.S.) :

Despotisme de Philippe II et de Charles-Quint : perte de nos franchises communales.

Les brigandage dans nos campagnes.

La noblesse espagnole « importée » à Mélin, de Barbe Lopez (1555) à Philippe de Sotomayor (1715).

Pillages répétés du village - détresse économique.

Réaction bienfaisante du bailli Jacques de Glimes.

Les procès de sorcellerie à Mélin : détresse morale : sous Albert et Isabelle.

La fameuse peste de 1667-1668.

Un espoir éphémère : les minerais de fer à Mélin.

Les guerres de Louis XIV : pillages - fourrages de l'armée française, à Mélin et à Jodoigne.

### XIII. — LA PERIODE AUTRICHIENNE : LE DESARROI (XVIII<sup>e</sup>. S.) :

Le pouvoir local à Philippe-Jacques Van der Laen, dès 1722 : le véritable père de l'administration moderne à Mélin.

La première école à Mélin en 1735.

Les descendants des Van der Laen à Mélin : les Limpens, les Robiano.

Le XVIII<sup>e</sup>. siècle : époque de tatonnement et de désarroi.

Le procès de la Grande-Brasserie.

La terreur de François Rivage.

La Révolution brabançonne.

### XIV. — LA DOMINATION FRANCAISE ET LA « RESISTANCE » (1792-1815) :

Mélin dans la République française.

La réorganisation municipale.

Constantin de Roux-Miroir : héros de la résistance.



XV. — LE XIX<sup>e</sup> SIECLE ET L'INVENTAIRE RELIGIEUX ET AGRICOLE DE MELIN :

Le patrimoine artistique de Mélin.

La reconstruction de l'église paroissiale (1776-1780).

L'inventaire religieux : les chapelles et les oratoires.

L'inventaire agricole, à la fin des Van der Laen : les fermes historiques - les fermes disparues.

« L'empire » foncier des Silvius aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

XVI. — LE XIX<sup>e</sup> SIECLE ET L'INVENTAIRE DES SOUVENIRS DISPARUS :

Le pilori de la « strée ».

Les bois défrichés et les « essartages ».

Les arbres disparus.

Le « vignoble » - le chaufour - la Grande Brasserie.

Le moulin à vent de Gobertange.

La croix Ste-Barbe.

XVII. — UN STATUT JUDICIAIRE ORIGINAL : un jour de « plaid » à Mélin.

Le statut judiciaire de la mairie particulière de Mélin.

Un jour de « plaid » à Mélin.

Le tilleul de la « Justice » et son évocation.

XVIII. — L'EVOLUTION CONTEMPORAINE : les déceptions - les espoirs.

La civilisation contemporaine - les communications.

La guerre 1914-1918.

L'entre deux guerres : déclin démographique et économique.

La guerre 1940-1945.

L'après guerre :

Facteurs défavorables : accélération de la courbe descendante dans les domaines démographique et économique.

Les remembrements agricoles - agonie de l'industrie de la pierre, exode rural.

Facteurs favorables : immigration des citadins vers les espaces ruraux - transformation et modernisation de l'habitat - amélioration de l'environnement.

Les relations entre les « immigrés » et les autochtones.

L'opération « Mélin 69 » et les espoirs déçus.

Réaction psychologique des Mélinois - la foi dans l'avenir.

L'attachement au sol natal : source d'espoir.



## De-ci de-là

### LA LEGENDE DE LA RUE DES SIX JEUNES HOMMES

Qui furent ces six jeunes hommes dont le souvenir hante encore le quartier du Sablon ?

C'était en 1568. Alors que Bruxelles était plongé dans la terreur par suite des mesures prises par le duc d'Albe, six joyeux plaisantins parcouraient la ville, en quête de mauvais tours.

Une nuit, un curé se vit envoyer auprès d'un juge pour lui donner l'extrême onction, à sa grande stupéfaction.

Une autre, ils grimpèrent sur les toits et jetèrent un chat par la cheminée qui aboutit épouvanté et noir de suie dans la chaumière.

Mais ils pouvaient être plus drôles.

À la fin de l'office religieux de pieuses dames constatèrent qu'elles étaient attachées l'une à l'autre par de longues épingles. L'eau bénite fut remplacée par de l'encre. Le tocsin sonnait à l'église, on accourait : personne.

Les enseignes furent échangées. Ainsi, un médecin vit sa demeure couronnée par l'enseigne du bourreau. La maison d'une vieille douairière fut affublée de l'emblème d'un cabaret.

Un soir qu'ils parcouraient le haut de la ville en quête d'enseignes à noircir, ils virent par la fenêtre, un homme qui baillait. L'un des plaisantins envoya, sans hésiter une seconde, son balai imprégné de couleur noire dans sa figure. Il fut mal inspiré car sa victime était un collaborateur du duc d'Albe. Il les poursuivit jusqu'au Grand-Sablon. Voyant les malfaiteurs le distancer, il tira sur eux, mais c'est un homme d'armes qui reçut la décharge, il ne fut que blessé.

Cet homme crut que les six jeunes gens avaient tenté de l'assassiner. Ils furent arrêtés et interrogés. Ils durent avouer leurs fautes.

Leur pendaison fut une fin dramatique pour des gens qui ne cherchaient qu'à rire.

## BIBLIOGRAPHIE

### ENTRE SENNE ET SOIGNES

*Revue trimestrielle publiée par la Société d'Histoire et de Folklore d'Ittre et environs. N° XXIV — 1976 — 8e année.*

- **L'enseignement à Haut-Ittre de 1804 à 1976**, par Joseph DOUMONT.

En 1804, les fonctions d'instituteur en cette ville étaient exercées bénévolement par le clerc de l'église, 79 ans plus tard, Haut-Ittre possédait deux écoles, l'école communale et « l'école de la liberté » qu'un professeur, renvoyé de la première pour avoir refusé de se plier à la loi de 1879, créa.

- **Deux épisodes de justice à Ittre et Fauquez**, par Jean-Paul CAYPHAS.

« Jehan-Huwart, prisonnier... »

Récit d'un jugement au XVI<sup>e</sup> siècle.

- « Une mouture frauduleuse et un épisode violent ».

Le 30 avril 1697, des sergents se rendirent à la cense des Merles pour saisir la farine qui n'avait pas été moulue au moulin Del Val selon l'ordonnance placardée le 20 janvier de cette année par Guillaume-Philippe de Herzelles, marquis de Fauquez. Les sergents furent très mal accueillis par la patronne de la maison. Toutefois, l'affaire ne se termina pas trop mal.

### HAINAUT TOURISME

*Revue publiée bimestriellement par la Fédération du Tourisme du Hainaut. Octobre 1976, N° 179.*

- **En passant par Warneton**, par Joseph DELMELLE.  
Ville du Hainaut, rattachée jusqu'en 1963 à la Flandre occidentale. Elle fut entièrement détruite durant la guerre 14-18.



- **Un port fluvial à Pommerœul ?** par Louis SAROT.  
En octobre 1975, on découvrait dans la ville de Pommerœul, une grande péniche gallo-romaine ainsi que cinq barques, des monnaies, haches, épées qui remontent à l'âge du bronze ou à la période celtique. Au grand étonnement des archéologues, de nombreuses semelles de souliers côtoyaient quantité de cornes de bovidés. Ce qui suppose qu'à cet endroit se trouvait un abattoir, voire une tannerie.
- **Paul Verlaine chez nous...**, par Jean-Pol BARRAS.  
L'auteur nous relate l'épisode tragique de la vie de Verlaine et son séjour à la prison de Mons.
- **La nuit de Constant Malva**, par Jean-Pierre CANON.  
Constant Malva, romancier de la condition humaine, naquit dans le Borinage en 1903. Cet homme y exerça le métier de mineur, mais rêvait d'un autre sort. Sa sensibilité et sa lucidité le conduisirent sur les chemins de la poésie. Son œuvre est le cri d'un homme face à son destin.
- **« Mons-Ma-Ville », telle que la voyait Charles Plisnier**, par Jean PIERARD.  
Jean Pierard se glisse dans l'ombre de Plisnier et revit avec les yeux du poète, les impressions ressenties lors de ses flâneries dans cette ville qu'il aimait, Mons. « Je me le représentais, les cheveux au vent, absorbé par le paysage, son regard se perdant au loin au-delà des toits de Mons serrés les uns contre les autres comme pour mieux sentir leur chaleur humaine ».
- **Siège et prise de Saint-Ghislain par le maréchal d'Humières en 1677**, par Jean GODET.  
Le siège de Saint-Ghislain, mené par le maréchal d'Humières aidé de Vauban, est un épisode de la guerre de Hollande qui débuta en 1672 pour se terminer en 1678 par la paix de Nimègue qui restitua la ville aux espagnols.
- **Théo Van Rysselberghe et Emile Verhaeren en Thudinie**, par Roger FOULON.  
Théo Van Rysselberghe, un des fondateurs du cercle des XX, séjourna à Thuin et y épousa Maria Monnom, fille d'une éditrice de cette ville. En 1890, Verhaeren se rendit auprès de

son ami pour y retrouver le repos de l'âme. Des lettres adressées à sa femme nous apprennent qu'il fut rapidement conquis par cette ville.

- **Histoire, figures et légendes du Canton de Dour. La sensibilité à fleur de Honnelles d'un coin du terroir hennuyer !**

Cet article nous invite à lire l'ouvrage d'Alain Audin et de Charles Cambier intitulé « Le vent des Honnelles m'a dit... Histoire, figures et légendes du Canton de Dour ».

## LA VIE LIEGEOISE

*Périodique mensuel édité par l'Échevinat du Commerce, des Classes moyennes et du Tourisme de la Ville de Liège, en collaboration avec l'a.s.b.l. « Les manifestations liégeoises ». Octobre 1976 et Novembre 1976.*

- **La paroisse et le quartier de Sainte-Marguerite à Liège au cours des siècles**, par Charles BURY.

L'auteur nous retrace l'histoire de la paroisse de Sainte-Marguerite, vieux quartier liégeois qui doit son nom à une vierge et martyre de la foi au III<sup>e</sup> siècle.

